This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

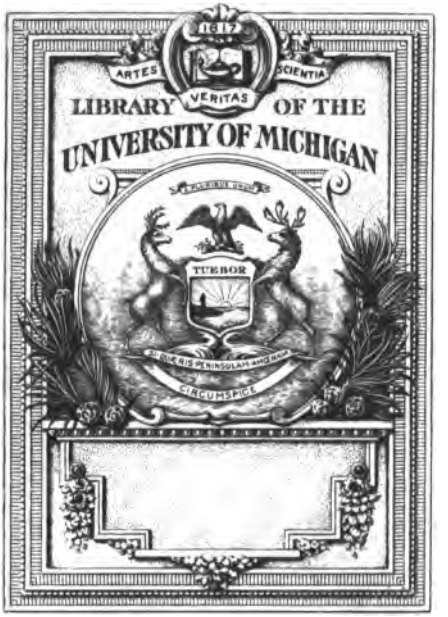
848
G928m

Marie-Louise

A 938,006

GUERBER

D. C. HEATH & CO.
BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON



Gift of
John R. Effinger
and
Margaret E. Huggard

848
G928mv

ROI DE ROME.

UNIV. OF MICH.

Heath's Modern Language Series

MARIE-LOUISE

ET

LE DUC DE REICHSTADT

PAR

H. A. GUERBER

EDITED WITH NOTES BY THE AUTHOR

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1901

COPYRIGHT, 1901,
BY D. C. HEATH & CO.

Gift of
John P. Sisinger
and
Mrs. Opal S. Huggins
6-7-6-1933

06-24-55 7,111

PREFACE

MANY years devoted to teaching have demonstrated to me how important it is to familiarize students of French with the principal idioms of that language. My experience has been that in the comparatively small amount of French read by the average college graduate, these idioms recur at too wide intervals to make as lasting an impression as is desirable.

In the following pages, I have, therefore, striven to repeat, as frequently as possible, the most common idioms, conjunctions, and adverbial expressions. Although I am fully aware of the fact that the reiterated use of the same terms is a literary blemish, I have resorted to it for pedagogical reasons, taking due care, however, to make these repetitions so unobtrusive as not to detract in any way from the interest of the narrative.

In writing my *Empresses of France* (Messrs. Dodd, Mead & Co.), many historical and biographical works were consulted, and contemporary newspapers, poems, letters and memoirs carefully studied. From this vast store of materials, I culled the data for a complete life of Marie-Louise and of her son, the Duke of Reichstadt.

It occurred to me that, as Rostand's drama *L'Aiglon* has roused new interest in these characters, French

students might like to hear the historical facts concerning the principal actors in that play. I have, therefore, reproduced here, in a modified and abbreviated form, my article on Napoleon's second wife, making the diction a vehicle to convey the language lesson I wished to impart.

Innovations of any kind are apt to rouse ridicule and opposition at first glance, but I firmly believe that teachers who use this text with pupils who have gone over the usual elementary ground, will find it a most useful auxiliary in their work.

While I alone am responsible for any errors which may still lurk between the covers of this little book, I wish hereby to acknowledge most gratefully the kind assistance of Mr. V. E. François of the University of Michigan, who read the manuscript and proofs of this work, and thus gave me the benefit of his critical advice.

H. A. G.

MARIE-LOUISE
ET LE DUC DE REICHSTADT

La seconde épouse de Napoléon Ier, Marie-Louise d'Autriche, était arrière-petite-fille de Marie-Thérèse. Née à Vienne, le 12 décembre, 1791, elle reçut l'éducation élémentaire de la plupart des archiduchesses de son temps. Ses connaissances étaient fort médiocres, et bien qu'elle eût appris de bonne heure les principales langues européennes, elle n'avait guère l'esprit nécessaire pour briller dans la conversation. Élevée à l'écart avec ses nombreux frères et sœurs, elle avait aussi fort peu d'usage du monde, et ne se plaisait que dans la société de quelques personnes intimes, qui partageaient ses occupations et ses goûts. Dès son enfance on lui avait inculqué une soumission absolue à la volonté de son père, et une haine invétérée pour Napoléon, l'ennemi de sa patrie. Même dans leurs jeux, les enfants de l'empereur choisissaient toujours leurs plus vilaines poupées pour personnifier Bonaparte, et s'amusaient à leur faire subir toutes sortes d'indignités et de mauvais traitements, car c'était à la fois leur bête noire et leur souffre-douleur.

Pendant sa jeunesse, Marie-Louise fut deux fois obligée de fuir devant Napoléon, et elle le détestait si cordialement qu'elle souhaitait ouvertement « qu'il perdît la tête ! » Elle regretta donc vivement que l'attentat

commis sur ses jours à Schönbrunn n'eût pas réussi, et elle était fort loin de se douter que l'avortement de ce crime hâterait le divorce de Napoléon et de Joséphine et par conséquent son propre mariage. Cependant, l'empereur méditait déjà ce projet depuis plusieurs années, et il avait fait faire une liste de toutes les princesses à marier en Europe, afin de pouvoir choisir celle qui lui convînt le mieux. Il fit d'abord des démarches pour conclure une alliance russe, mais la sœur du czar Alexandre était encore bien jeune, appartenait à l'église grecque, et il répugnait fort à sa mère de la donner en mariage à Napoléon qu'elle n'aimait guère. Cette alliance ne souriait nullement à Joséphine non plus, car elle tenait à être remplacée par une princesse catholique, craignant une rupture finale entre le pape et l'empereur si le mariage russe venait à avoir lieu.

Un jour donc, que Madame de Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche, était à La Malmaison, Joséphine lui donna à entendre que Napoléon préférerait une alliance autrichienne à toute autre, s'il était seulement sûr de voir agréer sa demande à Vienne. Madame de Metternich ayant fait part de cette nouvelle à son mari, celui-ci, prêt à tout sacrifier pour empêcher une alliance définitive entre la France et la Russie, et pour assurer la paix à sa patrie, profita de son ascendant sur François II pour l'amener à consentir à donner sa fille aînée à Napoléon, pourvu qu'elle ne s'y opposât pas.

Comme Metternich l'avait prévu, Marie-Louise, en princesse bien apprise, se déclara prête à faire tout ce que son père voudrait, le priant de disposer d'elle

comme bon lui semblerait. Ce fut ainsi qu'elle se trouva, sous peu, promise à l'homme qui lui avait toujours été représenté comme un monstre d'iniquité.

La nouvelle du prochain mariage donna lieu à de grandes réjouissances à Vienne, où il assurait la paix, et Metternich, écrivant à un ami à Paris, annonça que la future impératrice était « plutôt laide que jolie de visage.» Il ajoutait cependant qu'elle était fort douce de caractère, simple et bonne, qu'elle était de belle taille, et que dès qu'elle serait « un peu arrangée, habillée, etc., elle serait tout à fait bien.»

Les préliminaires ayant été fixés, on commença immédiatement les préparatifs du mariage impérial, qui devait avoir lieu incessamment et avec toute la pompe possible. Marie-Louise, — qui avait perdu sa propre mère à quinze ans, mais dont le père s'était remarié quelques mois plus tard, lui donnant ainsi une belle-mère qui n'avait que quatre ans de plus qu'elle, mais qui la tenait très serrée, — était enchantée de la perspective d'échapper à la tutelle de cette femme énergique. D'ailleurs, docile comme elle l'était, elle croyait naïvement tout ce qu'on lui disait, et au lieu de se représenter Napoléon comme un monstre, elle était maintenant toute prête à le croire aussi aimable qu'on le lui décrivait. Élevée jusqu'alors dans la plus grande simplicité, les préparatifs de noces l'éblouirent et l'enchantèrent à la fois, si bien que l'ambassadeur français put écrire à son maître que Madame l'archiduchesse « est de la meilleure humeur du monde,» et « ne cache nullement la satisfaction que lui donne cette alliance.»

En recevant un portrait en miniature de l'empereur,

tout entouré de beaux diamants, la fiancée le contempla un instant froidement, puis prononça un banal « il n'est pas mal,» avant de le suspendre à son cou comme le prescrivait la coutume autrichienne.

La grande question de l'étiquette à observer pour ce mariage fut réglée à la satisfaction des deux cours, en adoptant le cérémonial qui avait servi pour Marie-Antoinette, et Napoléon envoya à Vienne le Prince de Neufchâtel pour y représenter la France au mariage par procuration, et pour amener la nouvelle mariée à Paris.

Le 9 mars, 1810, Marie-Louise renonça formellement à tous ses droits sur la couronne d'Autriche, et deux jours plus tard se rendit à l'église des Augustins, où la cérémonie du mariage eut lieu, en présence de toute la cour viennoise et des envoyés français. Un des archiducs remplaça à l'autel l'époux absent, et après la messe écrivit en personne à Napoléon, pour le remercier de l'avoir choisi comme son représentant. Pour faire honneur à cette solennité, toutes les dames avaient mis leurs plus beaux atours, si bien que le bruit courut qu'elles se trouvèrent « fatiguées du poids des diamants et des perles qui les couvraient ! »

Mais cette splendeur inouïe ne diminua en aucune façon l'importance de la mariée elle-même, car « tous les regards étaient fixés sur l'objet principal de la fête, sur cette princesse adorée, qui allait faire bientôt le bonheur de notre souverain.» C'est ainsi qu'à dix-huit ans Marie-Louise se trouva l'épouse d'un homme qu'elle n'avait jamais vu, qui avait vingt-deux ans de plus qu'elle, et qu'elle avait jusqu'alors considéré comme le plus vil des mortels.

Après la cérémonie nuptiale, l'ambassadeur français présenta le premier ses félicitations à la nouvelle impératrice, qui lui dit timidement « qu'elle s'efforcerait de plaire à l'empereur, et de contribuer au bonheur du peuple français qui était maintenant le sien.» Après une journée entière consacrée au repos, Marie-Louise se prépara de grand matin à quitter la maison paternelle, dit un tendre adieu à tous ses frères et sœurs, et se rendit à son carrosse, accompagnée de sa belle-mère; mais au moment d'y monter, la jeune voyageuse se trouva si émue, qu'elle « fondit en larmes, et son affliction gagna même les spectateurs étrangers.»

Le cortège de Marie-Louise était fort imposant, car son carrosse à huit chevaux était escorté de quatre-vingt-deux autres voitures à quatre chevaux, et de plusieurs régiments de cavalerie. Mais les routes étant défoncées par les pluies du printemps, on ne put avancer que bien lentement, si bien qu'on n'arriva que fort tard à Linz, où l'impératrice devait prendre congé de son père. Cependant, peu satisfait de cet adieu public, l'empereur se rendit incognito à St. Poltern, en Bavière, pour y avoir une dernière entrevue avec sa fille que les Viennois considéraient comme « une victime expiatoire,» et venaient de surnommer « Louise la Pieuse.»

Le voyage de Marie-Louise à travers l'Autriche ne fut qu'une longue ovation, chaque ville et chaque village s'efforçant de lui faire honneur en la recevant aussi bien que possible. Ce fut ainsi qu'elle arriva enfin à Braunau, en Bavière, où devait avoir lieu la cérémonie de remise, et où trois pavillons avaient été construits à cette intention. Marie-Louise entra d'abord dans le pavillon autrichien, et de là passa dans le pavil-

lon neutre, où sa dot de cinq cent mille francs fut payée en ducats neufs, et où son escorte autrichienne lui dit un adieu officiel avant de la remettre entre les mains du Prince de Neufchâtel.

Pendant ce temps « la maison » de la nouvelle impératrice se trouvait réunie dans le troisième pavillon, où l'impatience de voir la souveraine devint si grande, que Monsieur de Bausset perça un petit trou dans la paroi avec une vrille qu'il avait apportée à cet effet, et dames et messieurs s'empressèrent d'y appliquer un œil curieux à tour de rôle. Tous les spectateurs se dirent enchantés de ce qu'ils aperçurent, et la première impression produite par Marie-Louise sur ses nouveaux sujets se trouva donc toute favorable.

Quand le Prince de Neufchâtel la conduisit enfin dans le pavillon français, il lui présenta d'abord la reine de Naples, — sœur de Napoléon, — qui était venue à sa rencontre afin de lui souhaiter la bienvenue au nom de l'empereur. Les autres présentations officielles faites, les deux dames montèrent dans la même voiture, et, suivies des deux escortes, se rendirent à Braunau même, où Marie-Louise trouva son trousseau français. Là, suivant une coutume ancienne, elle se dépouilla de tous ses vêtements autrichiens pour revêtir des habits exclusivement français, et après avoir subi une toilette prolongée écrivit à son père: « Je vous assure que je suis déjà aussi parfumée que les autres Françaises.»

Néanmoins, la magnifique corbeille qu'on lui avait envoyée de Paris produisit tout son effet, car Marie-Louise raffolait de la toilette, et l'aspect des soixante-quatre robes, des dix-sept châles, des soixante paires de souliers, etc., qui formaient un trousseau évalué à quatre

cent mille francs, était fort réjouissant. Il paraît que Napoléon avait soigneusement examiné cet envoi avant de l'expédier à Braunau. En apercevant les souliers, qui étaient fort petits, il en saisit un, en tapa doucement la joue de son valet, et lui dit d'un ton enjoué: « Voyons, Constant, que dites-vous de cela? Voilà un soulier de bon augure. En avez-vous vu beaucoup comme ça? »

Ayant pris congé de son escorte autrichienne à Braunau, Marie-Louise continua son voyage avec l'escorte française, n'ayant plus qu'une dame de compagnie autrichienne qui devait la suivre à Paris, et y rester la première année du mariage. Mais la reine de Naples prit cette dame en grippe et insista tant et si bien, que Marie-Louise consentit enfin à la renvoyer aussitôt qu'elles arriveraient à Munich. Trop faible et trop timide pour résister à son énergique belle-sœur, l'impératrice ne céda, cependant, qu'en pleurant, et elle écrivit tout de suite à son père: « Combien cette séparation m'est douloureuse! Je ne pouvais vraiment pas faire à mon époux un plus grand sacrifice, et pourtant je ne crois pas que ce sacrifice était dans sa pensée.»

La reine de Naples, voyant que Marie-Louise n'osait lui résister ouvertement, lui fit aussi renvoyer son petit chien, et lui interdit même une dernière entrevue à huis clos avec sa dame de compagnie. Mais cette défense parut si cruelle aux nouvelles dames de service, que deux d'entre elles s'arrangèrent pour faire entrer Madame Lazanski en cachette dans la chambre à coucher de Marie-Louise, où elles purent se voir et se causer tout à leur aise pendant que la reine de Naples dormait.

Ce fut à Munich aussi que Marie-Louise reçut la première communication directe de son auguste époux, mais comme l'écriture de Napoléon était presque illisible, elle fut obligée de recourir à la reine de Naples pour la lui déchiffrer. A partir de ce moment, Marie-Louise reçut un courrier tous les jours, et tous les soirs elle répondait fidèlement aux lettres reçues dans le courant de la journée. Froides et courtes d'abord, ces missives devinrent tous les jours plus longues et plus tendres, car Napoléon se plut à faire ainsi une cour assidue à l'épouse qu'il lui tardait tant de voir.

En traversant le Rhin, Marie-Louise foula pour la première fois le sol français, et reçut à Strasbourg une ovation magnifique, car sa présence présageait la paix en France, après dix-huit ans de guerre. A mesure qu'elle avançait vers le terme de son voyage, Marie-Louise paraissait de plus en plus impatiente de voir son mari, dont les lettres et les cadeaux fréquents flattaient son amour-propre, car elle écrivait à son père avec un orgueil naïf: « Il me montre beaucoup d'attentions ! »

Or, Napoléon s'était rendu à Compiègne, pensant accueillir l'impératrice entre cette ville et Soissons, le 28 mars. Mais les lettres de Marie-Louise augmentèrent à un tel point son impatience, qu'en apprenant qu'elle se trouvait plus près qu'il ne le pensait, il n'y tint plus et partit tout à coup avec Murat pour aller au-devant de son épouse inconnue.

A Courcelles, l'empereur s'abrita de la pluie sous le porche de l'église. Il était là, quand la voiture qui contenait Marie-Louise et la reine de Naples arriva à fond de train et s'arrêta au relais. Profitant de la con-

fusion, Napoléon se précipita à la portière pour voir sa femme sans en être aperçu. Mais un des écuyers l'ayant reconnu, il monta en voiture sans plus de façons, embrassa Marie-Louise à plusieurs reprises, et s'assit en face d'elle en disant : « Vous ne craignez sûrement pas la crotte ! »

Surprise par cette brusque apparition de l'époux qui occupait toutes ses pensées en ce moment-là, Marie-Louise le regarda de tous ses yeux, s'écriant naïvement au bout de quelques instants : « Vous êtes bien mieux que votre portrait ! » Cette remarque produisit une douce impression sur Napoléon, qui de son côté contemplait déjà avec ravissement « cette superbe enfant, éblouissante de fraîcheur et de jeunesse, de force et de santé, avec ses beaux cheveux blonds, ses yeux d'azur, et son air d'innocence et de candeur.»

La première entrevue, tant redoutée par la jeune mariée, s'était donc passée à merveille, et Marie-Louise sut gré à son mari de lui avoir épargné le cérémonial imposant prescrit d'avance. Napoléon dépêcha sur-le-champ un courrier à Compiègne pour y annoncer leur arrivée le soir même, au lieu du lendemain, et continua le voyage avec sa sœur et sa nouvelle épouse. Mais il était neuf heures passées quand le cortège s'arrêta enfin devant le château ; Napoléon conduisit sa jeune femme tout droit aux appartements qui lui étaient destinés, et y dîna en petit comité avec elle et avec la reine de Naples.

Marie-Louise fut, dit-on, surprise et touchée d'y trouver le petit chien qu'on l'avait forcée de renvoyer à Vienne, car Napoléon, en apprenant cet acte de tyrannie de la part de sa sœur, avait expédié en toute hâte

un courrier à Vienne, pour y aller prendre le favori de sa jeune épouse. Ces prévenances, et la bonté et l'indulgence avec lesquelles son époux la traitait, gagnèrent immédiatement le cœur de Marie-Louise, qui écrivit à son père le lendemain même de son arrivée à Compiègne: « Je suis presque intime avec lui. Il m'aime profondément et je lui rends son affection. Je suis persuadée que je vivrai heureuse près de lui. Ma santé est constamment bonne. Je suis tout à fait défatiguée du voyage.»

De son côté, Napoléon était également satisfait de sa nouvelle épouse, car il écrivit à son beau-père par le même courrier: « Permettez-moi de vous remercier pour le beau cadeau que vous me faites. Que votre cœur paternel se réjouisse du bonheur de votre fille.»

Ce jour-là, après le déjeuner, Napoléon présenta à sa femme toutes les dames et les officiers de sa nouvelle maison qui n'avaient pas fait partie de l'escorte, et elle revit Metternich et le Prince de Schwarzenberg, qui se dirent tous deux enchantés du rôle qu'ils avaient joué dans une alliance qui promettait tant de bonheur. Le soir, pour plaire à sa jeune femme, Napoléon revêtit un beau costume de cour que sa sœur lui avait fait faire, mais il trouva évidemment que ce costume ne lui allait guère, car il ne le remit jamais.

Le 31 mars, Napoléon quitta Compiègne avec son épouse, et se rendit à Saint-Cloud, suivi de toute sa cour, afin d'y célébrer le mariage civil français. Au Bois de Boulogne Marie-Louise fut reçue par le Préfet de la Seine, qui lui souhaita la bienvenue dans un discours des plus pompeux. Arrivé à Saint-Cloud, le couple impérial prit part à un dîner de gala, et le

1er avril, à deux heures de l'après-midi, dans la galerie d'Apollon, eut lieu l'union civile. Ce fut une cérémonie fort imposante, toute la cour étant présente en grande tenue, et dès qu'elle fut terminée des salves d'artillerie annoncèrent au public que c'était un fait accompli.

Le lendemain, assise dans le carrosse à glaces du sacre, et parée de tous les joyaux de la couronne, Marie-Louise se rendit avec Napoléon à Paris, où devait avoir lieu le mariage religieux. On avait fait des préparatifs somptueux à la capitale pour y recevoir la jeune impératrice, et on avait élevé un immense arc de triomphe postiche sur l'emplacement actuel de l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Le carrosse impérial s'arrêta un moment sous cet arc, qui portait l'inscription :

A Napoléon et à Marie-Louise
La ville de Paris

Le gouverneur de la capitale y fit son discours officiel, et des jeunes filles, vêtues de blanc, présentèrent de belles fleurs à l'impératrice. A partir de ce point-là, les voitures avancèrent au pas, afin que la foule, assemblée tout le long du trajet du cortège impérial, pût contempler tout à son aise la nouvelle épouse de l'empereur, qui passa sans montrer la moindre émotion sur la Place de la Concorde, où sa grand'tante avait été guillotinée à peu près dix-sept ans auparavant. Aux Tuileries, leurs Majestés Impériales mirent pied à terre au bas du grand escalier, et à trois heures précises firent leur entrée dans le Salon Carré du Louvre, où tout avait été apprêté pour la grand'messe de mariage. Comme pour le sacre, le manteau de cour de l'empereur fut porté par ses frères et par les grands

de la cour, tandis que celui de Marie-Louise fut soutenu par les sœurs et belles-sœurs de l'empereur, qui étaient au nombre de cinq. Le Prince Eugène et la pauvre Hortense étaient tous deux présents à ces noces, et on dit que cette dernière laissa tomber quelques larmes bien amères sur le manteau de celle qui venait ainsi prendre la place de sa mère adorée.

Napoléon rayonnait de bonheur en entrant dans la salle, mais son front se rembrunit bien vite quand il remarqua que quatorze cardinaux italiens avaient eu l'audace de protester contre son mariage par leur absence. Cependant il se rasséréna, et, la cérémonie finie, conduisit sa jeune femme sur le balcon des Tuileries, afin de la présenter au peuple, qui la reçut avec de grands transports d'allégresse.

Le soir, Paris fut illuminé avec une splendeur inouïe jusqu'alors, et on tira sur la Place de la Concorde un feu d'artifice éblouissant, que Napoléon et Marie-Louise admirèrent à leur aise du balcon des Tuileries, avant d'aller écouter la cantate composée en leur honneur. Le lendemain il y eut réception officielle aux Tuileries avec force présentations. Leurs Majestés entendirent aussi bon nombre de discours, auxquels Napoléon répondit d'une manière fort caractéristique, quoique peu galante, en disant : « Moi et l'impératrice nous sentons que nous méritons les sentiments que vous nous exprimez, par l'amour que nous portons à nos peuples.»

On dit que l'empereur avait préparé aux Tuileries une charmante surprise à sa jeune femme. Pendant que la foule stationnait encore devant le palais, il la conduisit le long des corridors obscurs de l'ancienne

bâtisse. Voyant qu'elle craignait l'obscurité, il la erra plus près de lui en disant: « N'aie donc pas peur, ma petite Marie-Louise. Ne suis-je pas là pour te protéger? » et il la mena ainsi à une chambre à l'écart dont il ouvrit tout à coup la porte. Au premier coup d'œil, Marie-Louise crut se retrouver dans sa chambre à Vienne, car Napoléon avait fait venir à grands frais tous les objets qu'elle avait aimés quand elle était jeune fille, et avait meublé cette pièce comme celle qu'elle occupait chez son père.

La jeune épouse courut d'un meuble à l'autre avec une joie enfantine, puis, se rappelant tout à coup à qui elle devait cette touchante preuve d'affection, elle se jeta au cou de son mari pour le remercier. A ce moment-là, Napoléon se trouvait tout juste devant une des grandes croisées, et le peuple, voyant la jeune femme se précipiter ainsi dans les bras de son époux, fit entendre des applaudissements frénétiques. Confuse et rougissante, Marie-Louise battit en retraite jusqu'au fond de la chambre, où Napoléon la suivit en riant, car il ne lui déplaisait nullement que la foule eût vu que la fille des Césars l'embrassait de tout son cœur.

Les différentes cérémonies du mariage ayant été complétées avec toute la pompe voulue, Napoléon et Marie-Louise se rendirent à Compiègne pour y passer leur lune de miel presque en tête-à-tête. Là, Marie-Louise prit des leçons de danse, et Napoléon, malgré ses quarante ans, et bien qu'il n'eût que récemment appris à danser lui-même, se constitua volontairement son professeur. Il offrit aussi de lui enseigner à monter à cheval, exercice qui lui avait été défendu jusqu'alors, crainte d'accident. Mais l'empereur prit de

grandes précautions pour qu'il ne lui arrivât pas malheur, postant des gardes à dix pas de distance, et leur enjoignant de veiller soigneusement à la sûreté de l'impératrice.

Tous les matins après le déjeuner, l'empereur faisait donc venir des chevaux, mettait Marie-Louise en selle, l'y maintenait tendrement jusqu'à ce qu'elle s'y sentît à l'aise, et marchant à côté de sa monture, lui donnait des leçons d'équitation. Puis, quand elle se sentit assez d'aplomb pour monter seule, il se jeta sur son propre coursier, et chevaucha à côté d'elle, le long des allées du parc et de la forêt, riant quand elle criait, donnant de petits coups de cravache à son cheval pour le faire avancer plus vite, et s'amusant comme un gamin de toutes ses frayeurs. Mais avant peu Marie-Louise apprit à monter assez bien pour pouvoir prendre plaisir aux parties de chasse impériales à Compiègne et à Fontainebleau, et plus tard elle devint même fort bonne écuyère.

Sauf le mari, ses apparitions pompeuses en public, et son entourage, la vie de Marie-Louise n'avait guère changé, car Napoléon, connaissant le système de réclusion dans lequel elle avait été élevée, avait résolu de le maintenir aux Tuileries. Marie-Louise se trouva donc, dès le commencement, entourée d'une étiquette rigide, qui rendait son approche fort difficile. Placée sous la surveillance constante d'une dame d'honneur beaucoup plus âgée qu'elle, et toujours accompagnée et environnée de dames qui étaient de service au palais à tour de rôle, l'impératrice était même mieux gardée qu'elle ne l'était lorsqu'elle était encore jeune fille. Dans ses appartements particuliers, elle poursuivait

toutes ses anciennes occupations, lisait, faisait de la musique, brodait, écrivait des lettres, et jouait avec son petit chien. Mais quand elle recevait un maître de musique, de dessin, ou de danse, les dames de service étaient toujours présentes, car l'étiquette ne permettait pas à Marie-Louise d'échanger même un mot en particulier avec qui que ce fût, sauf avec son mari, ou avec une des dames de sa maison.

N'ayant jamais mené une vie plus gaie, Marie-Louise ne se plaignait pas de cette existence monotone, mais les dames de la cour, accoutumées à la vivacité de Joséphine, et à la grande variété de personnes qu'elle recevait, trouvaient les journées parfois bien longues et bien ennuyeuses. Elles nous racontent que lorsqu'elles étaient à bout de ressources, elles priaient l'impératrice de faire bouger son oreille sans remuer les muscles de son visage, et se divertissaient de ce petit manège, seul agrément de société dont se piquait leur nouvelle maîtresse.

De temps à autre, cependant, l'empereur venait rendre visite à sa jeune femme, pour s'assurer qu'elle se portait toujours bien, et qu'elle ne souffrait pas du mal du pays. Il embrouillait ses écheveaux, faisait rager un peu ses dames, et après lui avoir fait quelques caresses, retournait gaiement à son travail. Mais il ne manquait jamais de déjeuner en tête-à-tête avec elle, et s'apercevant qu'elle raffolait de pâtisseries et de bonbons, il en commandait toujours pour elle, quoiqu'il n'y touchât jamais lui-même.

La lune de miel finie, Napoléon eut l'idée d'aller avec sa jeune femme faire un tour dans le nord de l'empire, et ce voyage ne fut qu'un long triomphe pour

tous deux. Cependant les discours, les présentations, les revues, etc., finirent par lasser la jeune impératrice, mais quand l'empereur crut lui être agréable en proposant de la renvoyer à Saint-Cloud, et de terminer son tour tout seul, elle se cramponna à son mari, en le suppliant de la garder auprès de lui. Flatté de cette préférence, Napoléon ne se fit pas prier pour y consentir, et Marie-Louise ne revint à Saint-Cloud que le 1er juin avec l'empereur.

Leur retour fut le signal d'une série de fêtes magnifiques en l'honneur de leur mariage. Il y eut d'abord banquet officiel à l'Hôtel de Ville, suivi d'un bal et d'illuminations avec de superbes feux d'artifice. Puis vinrent des fêtes et des dîners à foison, ainsi qu'un bal élégant chez le Prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche. Pour cette occasion il avait fait construire en bois une immense salle de bal, dans le jardin de l'ambassade, et l'avait fait tendre d'étoffes légères et de guirlandes de fleurs, tout en l'éclairant brillamment d'innombrables bougies. L'empereur et l'impératrice étaient arrivés, le bal avait commencé, et Napoléon venait de quitter sa jeune femme pour se promener un peu dans la salle, quand un coup de vent fit voler un rideau de mousseline trop près d'une bougie. En un clin d'œil le rideau prit feu ; plusieurs messieurs s'en apercevant de suite, essayèrent d'éteindre les flammes, mais elles se communiquèrent si rapidement aux guirlandes et aux tentures, qu'en moins de trois minutes toute la salle fut embrasée. La panique qui s'ensuivit est indescriptible, mais Metternich et Schwarzenberg, craignant que l'incendie ne recélât quelque tentative d'assassinat, trouvèrent moyen de faire sortir leurs Majestés et de

les mettre en sûreté. Ce fut seulement alors, que le malheureux ambassadeur quitta l'empereur, pour se précipiter dans les flammes afin de sauver sa femme et ses filles, qui se trouvaient parmi les danseurs.

Napoléon, ayant mis Marie-Louise en voiture, la renvoya à Saint-Cloud, promettant de la suivre dès qu'il aurait fait tout son possible pour aider au sauvetage des malheureux invités. Mais malgré ses efforts, et malgré l'inspiration de sa présence, l'incendie détruisit toute la bâtisse, et bon nombre de personnes périrent dans les flammes, outre la pauvre ambassadrice, qui, échappée une fois à leur fureur, se précipita de nouveau dans le brasier pour trouver sa fille et y fut brûlée vive. Quand on recouvra enfin les corps des victimes, ils étaient méconnaissables, sauf quand quelque bijou, faisant partie de la toilette de bal, servait à les identifier.

Il était quatre heures du matin quand Napoléon arriva enfin à Saint-Cloud, noir comme un charbonnier, les gants en lambeaux, et les mains légèrement brûlées. Il se rendit immédiatement auprès de sa femme, qui était fort inquiète de ne pas le voir revenir. Superstitieux, comme tous les Corses, Napoléon ne put s'empêcher de considérer cet accident comme un mauvais présage, quoique sa femme et lui eussent échappé à ce péril sans le moindre mal.

Depuis son arrivée en France, Marie-Louise s'était toujours montrée fort jalouse de Joséphine, et elle ne pouvait jamais souffrir qu'on parlât d'elle en sa présence. Napoléon aurait, cependant, bien voulu la mener à La Malmaison, mais tout en étant en général la docilité même, Marie-Louise refusa obstinément d'aller vi-

siter sa rivale, et elle ne manquait jamais de pleurer et de bouder quand elle apprenait que l'empereur l'avait vue ou qu'il lui avait écrit. Aussi Napoléon prit-il petit à petit l'habitude d'écrire à Joséphine en cachette, et ne la visita qu'aussi rarement que possible, pour éviter de faire de la peine à sa femme. Il avait si grand'peur qu'elle ne s'ennuyât, ou qu'elle ne le trouvât trop sévère, qu'il ne lui adressait jamais la moindre remontrance, et une fois, quand la nécessité se présenta de lui expliquer un point d'étiquette, il en chargea son vieil ami Metternich, en disant qu'il craignait que Marie-Louise ne le trouvât mari grognon s'il se mêlait de lui faire la leçon.

Napoléon, qui avait tant rudoyé la pauvre Joséphine, et qui l'avait si souvent menée tambour battant, eut donc beaucoup d'égards pour Marie-Louise, qui écrivit bientôt à son père: «Je vous assure, cher papa, qu'on a beaucoup calomnié l'empereur. Plus on le voit de près, plus on l'apprécie et on l'aime.» Mais tout en étant l'indulgence personnifiée envers Marie-Louise elle-même, Napoléon se montrait extrêmement sévère envers son entourage.

Une dame de service, ayant laissé l'impératrice un instant seule avec son maître de musique, fut grondée rondement par l'empereur qui s'en aperçut par hasard. Voulant s'excuser, elle essaya d'expliquer à Napoléon qu'elle n'avait pas quitté la chambre, mais avait simplement ouvert la porte pour donner un ordre à un domestique. L'empereur lui défendit, néanmoins, une fois pour toutes, de quitter Marie-Louise d'une semelle, et ajouta sèchement: « Madame, j'honore et je respecte l'impératrice; mais la souveraine d'un

grand empire doit être placée hors de l'atteinte d'un soupçon.»

C'est par cette étiquette rigide qu'il protégeait son épouse, qui était d'ailleurs trop inexpérimentée et trop jeune pour avoir une plus grande liberté dans une cour telle que la sienne. Les goûts de Marie-Louise étaient cependant tout ce qu'il y avait de plus simple. Un jour elle se rappela un de ses amusements favoris à Vienne, et, ayant fait chercher le nécessaire, se mit à faire une omelette dans sa chambre. Tout à coup elle entendit venir l'empereur, et craignant qu'il ne se moquât de son occupation, elle cacha vivement ses préparatifs culinaires. Mais Napoléon avait l'odorat très fin, l'œil fort vif, et il s'aperçut donc tout de suite qu'on lui cachait quelque chose.

« Que fait-on donc ici? Je sens une singulière odeur de friture! » En disant ces mots, il se mit à fureter par la chambre, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le mot de l'énigme. « Quoi, vous faites une omelette? Bah! vous n'y entendez rien. Je veux vous montrer comment on s'y prend.»

Et, sans plus de façons, il mit la main à l'œuvre. Tout marcha à souhait jusqu'au moment où l'empereur voulut retourner l'omelette. Il la fit sauter bien haut, mais, au lieu de retomber gentiment dans la poêle, l'omelette s'aplatit sur le plancher, et le chef impérial s'enfuit en riant à gorge déployée.

De temps en temps Napoléon s'amusait aussi à taquiner sa jeune femme, et il était toujours enchanté quand elle lui ripostait un peu vertement. Un jour, en parlant de l'empereur d'Autriche, qui avait saisi quelque province, Napoléon dit à Marie-Louise: « Tu vois bien

que ton père est un voleur, et qu'il s'approprie ce qui ne lui appartient pas.»

Elle répliqua vivement: « Cela est vrai, mais toi, tu voles des royaumes, et mon père ne prend que quelques terres! »

Bien qu'il tourmentât sa femme de temps à autre, Napoléon se gardait bien de la blesser en parlant mal de son père. Dans un moment d'irritation, il lui arriva cependant, un beau jour, de dire que l'empereur d'Autriche n'était qu'une ganache. Marie-Louise, ne sachant pas la signification de cette expression qu'elle entendait pour la première fois, demanda immédiatement ce que cela voulait dire, et pour éviter de lui faire de la peine, on lui répondit que cela signifiait une personne tout à fait aimable. Mais peu de temps après il s'en fallut de peu qu'une des dames de la cour ne s'évanouît, en entendant l'impératrice dire à un diplomate du ton le plus aimable: « Monsieur, vous êtes une vraie ganache! »

Napoléon avait répudié sa première femme Joséphine parce qu'il n'en avait jamais eu d'enfants, et qu'il espérait que la Providence bénirait un nouveau mariage en lui donnant un héritier pour son trône. Il va sans dire qu'il était donc tout ce qu'il y avait de plus anxieux d'avoir un fils. Il avait d'ailleurs déclaré que si Dieu lui envoyait jamais un enfant, toutes les cloches de la ville sonneraient à toute volée, afin que le peuple le sût immédiatement, et que le sexe de l'enfant serait proclamé par vingt et un coups de canon pour une fille, et par cent un pour un garçon. Tous les Français mouraient d'envie d'avoir un jeune prince, un fils de Napoléon, qui lui succéderait un jour, et, quand toutes

les cloches de Paris se mirent à sonner le 20 mars, 1811, au point du jour, le peuple s'assembla promptement dans la grande cour des Tuileries.

Napoléon, caché derrière les rideaux dans la chambre de sa femme, — où la Providence venait de lui envoyer un fils, — regardait avec attendrissement la foule qui attendait impatiemment le premier coup de canon. L'émotion était à son comble, et Madame D'Abrantès nous raconte dans ses Mémoires que « dans une seconde la grande ville fut frappée de silence comme par enchantement... Le mot d'affaires le plus important, la parole d'amour la plus délirante, tout fut suspendu...et sans le retentissement du canon, on aurait cru être dans la ville des Mille et une Nuits, qu'un coup de baguette pétrifia. Puis, un vingt-deuxième coup tonna enfin dans le silence!... Alors *un seul cri, un seul!* mais poussé par un million de voix, retentit dans Paris et fit trembler les murs de ce même palais où venait de naître le fils du héros, et autour duquel la foule était si pressée, qu'un moucheron n'aurait pu se poser à terre...»

A ce cri, les larmes vinrent aux yeux de l'empereur, et son domestique Constant, qui le vit pleurer ainsi, nous dit dans ses Mémoires: « Jamais la gloire ne lui avait fait verser une seule larme, mais le bonheur d'être père avait amolli cette âme, que les plus éclatantes victoires et les témoignages les plus sincères de l'admiration publique semblaient à peine effleurer.»

Napoléon était en effet tout ce qu'il y avait de plus heureux d'avoir un fils, qu'il montra immédiatement aux dignitaires et aux officiers qui se trouvaient en ce moment dans le palais. L'enfant était arrivé aux

Tuileries de grand matin, et toute la journée l'empereur resta penché sur le beau berceau donné par la ville de Paris, épiant le sommeil de l'enfant tant désiré et attendu si longtemps en vain. Vers le soir, cependant, il consentit à s'éloigner un peu, et écrivit à l'empereur d'Autriche et à Joséphine pour leur annoncer qu'il avait enfin un fils! En signant ces deux billets, il s'écria joyeusement: « Ce sont de bien bonnes lettres, je n'en ai jamais signé de meilleures! »

Marie-Louise n'aimait pas autant les enfants que son mari, et dès le commencement elle eut peur de ce fils qui lui faisait l'effet d'une bête curieuse et n'osa presque pas le toucher de peur de lui faire mal. Elle fut donc bien aise de le remettre entièrement aux bons soins de Madame de Montesquiou, dame d'une quarantaine d'années et du plus grand mérite, qui avait elle-même eu plusieurs enfants, et se trouvait ainsi fort expérimentée. Nommée Gouvernante des Enfants de France, cette dame se chargea du fils de Napoléon depuis le moment de sa naissance, veilla sur lui nuit et jour, avec un dévouement digne de tout éloge, et dirigea tous les soins donnés par la nourrice et par les femmes de chambre attachées à son service. Cet enfant, proclamé en naissant Roi de Rome, ne fut pas plutôt arrivé aux Tuileries, qu'une foule de gens vinrent offrir leurs félicitations, et lui apporter des cadeaux de toutes espèces, tandis que les poètes y envoyèrent plus de deux mille poèmes écrits en son honneur.

Napoléon était si heureux, qu'il accueillit toutes ces félicitations avec orgueil, et doubla le nombre de chambellans afin que tout le monde fût reçu con-

venablement. Il fit aussi publier la grande nouvelle aussi vite et aussi loin que possible, par la sonnerie des cloches, par des coups de canon, par courriers, par sémaphore, et voire même par un ballon qui monta à dix heures et demie du Champ de Mars et, en s'envolant, laissa tomber toute une pluie de papiers qui proclamaient la naissance du Roi de Rome.

Le fils de Napoléon fut ondoyé à neuf heures du soir dans la chapelle des Tuileries, où son auguste père lui-même le tint sur les fonts baptismaux, en présence des grands dignitaires de la cour et de sa famille; mais le baptême public fut remis à plus tard. La ville de Paris, voulant montrer sa joie, fut magnifiquement illuminée ce soir-là, et on tira de superbes feux d'artifice en l'honneur du Roi de Rome. On lança aussi du Champ de Mars un ballon à feu, et tout le monde fut ravi d'apprendre que, par un hasard étrange, ce ballon avait volé tout droit à Rome, et s'était abattu dans la ville du petit roi. Mais quand Napoléon apprit qu'il était tombé sur la tombe de Néron, il en parut désagréablement frappé et essaya vainement de cacher un mouvement d'effroi et de superstition en disant nonchalamment: « Eh bien! j'aime mieux le savoir là que dans la poussière de la rue! »

Le Sénat envoya immédiatement une députation aux Tuileries pour féliciter l'empereur et pour voir le Roi de Rome. On conduisit donc ces messieurs aux appartements somptueux du nouveau-né, et là, en présence de ce bébé endormi, le président prit la parole et lui débita un discours pompeux, auquel il ne fit, bien entendu, pas la moindre attention. Madame de Montes-

quiou y fit cependant la réponse obligatoire, et la députation s'en retourna au Sénat, rapporter gravement que la gouvernante du petit roi regrettait qu'il n'eût pu répondre lui-même.

Comme les Tuileries n'étaient guère habitables pendant les chaleurs, et comme Napoléon tenait à ce que son fils fût élevé autant que possible en plein air, il transporta bientôt sa famille à Saint-Cloud, d'où l'impératrice écrivit à son père: « Mon cher père, vous pouvez vous imaginer mon immense bonheur. Je n'aurais jamais pu croire que je pouvais éprouver une telle joie. Mon affection pour mon mari s'est accrue, si cela était possible, depuis la naissance de ce fils. Je suis encore émue jusqu'aux larmes, en pensant aux témoignages de tendresse qu'il m'a donnés. Ces témoignages-là m'attacheraient à lui si cela n'était déjà fait, à cause de toutes ses bonnes qualités. Il me charge de vous parler de lui. Il me demande souvent de vos nouvelles. Il me dit: « Ton père doit être bien heureux d'avoir un petit-fils.» Quand je lui dis que vous aimez déjà cet enfant, il en est tout ravi. Je me permets de vous envoyer le portrait de mon fils. Vous trouverez sans doute qu'il ressemble à l'empereur. Il est très fort pour cinq semaines. Quand il est venu au monde il pesait neuf livres. Il est très bien portant; il passe toute la journée dans le jardin. L'empereur s'occupe beaucoup de son fils. Il le porte dans ses bras, fait l'enfant avec lui, veut lui donner à manger, mais n'y réussit pas.»

Mais, tout en écrivant ainsi au sujet de son fils, Marie-Louise s'occupait de lui moins que son mari. Elle le voyait bien quelques minutes tous les jours,

mais ne réussissait ni à l'amuser ni à l'intéresser, et il ne lui en coûtait pas du tout de l'abandonner entièrement aux soins de sa gouvernante et de sa nourrice, qu'il apprit ainsi à préférer à sa mère. Quand Napoléon se prépara à faire un voyage en Normandie, Marie-Louise le supplia de l'emmener, et laissa son fils avec Madame de Montesquiou à Saint-Cloud, où il continua à vivre en plein air et à prospérer à souhait.

Leurs Majestés revinrent à Saint-Cloud vers le commencement de juin et y trouvèrent le petit Roi de Rome, grandi, florissant de santé, et tout prêt à faire son début dans le monde, en se rendant en voiture à Notre-Dame, où le baptême officiel devait avoir lieu le 7 juin, 1811. La famille impériale retourna donc aux Tuileries la veille, et un cortège magnifique quitta le palais le jour fixé et se dirigea vers Notre-Dame. Le Roi de Rome avec sa gouvernante et sa nourrice occupait cette fois-ci la place d'honneur dans le beau carrosse doré du sacre. A chaque instant on le soulevait pour le faire voir à la foule, qui l'accueillit avec de grands transports de joie. La voiture du Roi de Rome était suivie de près par une autre, moins imposante, dans laquelle se trouvaient Napoléon et Marie-Louise, en grand costume de cour, suivis de tous les officiers de l'empire, et escortés des troupes en grande tenue. Ce cortège alla au pas à l'archevêché, et le Roi de Rome fit son entrée solennelle à Notre-Dame au beau milieu du service. Après le baptême, la gouvernante remit l'enfant à l'impératrice qui devait le tenir et le montrer aux assistants quand le héraut aurait crié trois fois: « Vive le Roi de Rome! »

Mais Marie-Louise avait si peur de faire mal à son

fils, ou de le laisser tomber, qu'elle le tenait toujours fort gauchement. Craignant qu'on ne vît pas bien l'enfant, Napoléon le saisit lui-même, et, s'avançant au bord de l'estrade, le souleva au-dessus de sa tête. Cet instant mémorable, où l'empereur offrit ainsi son fils aux yeux des Français, où un rayon du soleil couchant tomba droit sur cette petite tête blonde, après avoir passé à travers les vitraux de l'ancienne église, a été immortalisé dans les beaux vers de Victor Hugo, dans le poème intitulé: « Napoléon II.»

Après avoir ainsi montré son héritier à tout son peuple, Napoléon le remit à la gouvernante, qui le reporta à l'archevêché, tandis que ses parents restaient dans la cathédrale pour y entendre le Te Deum qui suivit la cérémonie du baptême. Leur retour aux Tuileries eut lieu aux flambeaux, et de nouveau toute la ville s'illumina en l'honneur du petit Roi de Rome. Il y eut aussi de fort belles fêtes, la dernière et la plus brillante de toutes étant à Saint-Cloud même, où toutes les eaux jouèrent, offrant ainsi un spectacle féerique aux Parisiens, qui s'y rendirent en foule. Après ceci tout rentra dans le calme le plus profond, jusqu'au 15 août, date de l'anniversaire de naissance de l'empereur, qui fut célébré à Saint-Cloud avec grande magnificence, et qui fut suivi le 20 par d'autres réjouissances au Grand Trianon, en l'honneur de Marie-Louise.

Ces fêtes ne précédèrent que de quelques jours un nouveau voyage impérial, qui, cette fois-ci, s'étendit jusqu'en Belgique et en Hollande. Pendant cette tournée Marie-Louise se trouva une quinzaine de jours sans son mari, séparation qui lui parut fort pénible, car elle

en était tout à fait amoureuse à cette époque-là. De Hollande, Marie-Louise et Napoléon se rendirent à Dusseldorf et à Cologne, revenant de là aux Tuileries, où ils passèrent ensemble l'hiver de 1811 à 1812.

De retour à Paris, l'impératrice y reprit sa vie monotone de famille, vie qui n'était variée que de temps à autre par des bals et des réceptions qui ne l'amusaient guère, et où elle ne brillait que par la splendeur de ses toilettes. Elle n'avait ni la grâce ni l'esprit de Joséphine, était complètement dépourvue de tact et d'usage, et se plaisait davantage chez elle, parmi ses commensaux, qu'en société. Elle passait donc tout son temps comme par le passé, s'occupant moins de son fils que de son dessin, de sa musique et de ses ouvrages de tapisserie, travaux auxquels elle n'excellait cependant sous aucun rapport, car Marie-Louise n'était nullement douée.

Napoléon, par contre, adorait son fils, et tous les jours il faisait venir le petit Roi de Rome quand il était à déjeuner, le prenait sur ses genoux, trempait ses doigts dans la sauce ou dans le vin, les faisait sucer à son fils, riait de ses grimaces, lui barbouillait le visage, et lui faisait de brusques caresses qui auraient sans doute effarouché un enfant qui n'y eût pas été accoutumé. Marie-Louise, assise près de son mari, contemplait tout ce manège d'un air un peu languissant et ennuyé, tandis que la gouvernante protestait parfois avec véhémence contre les velléités de l'empereur.

Le petit Roi de Rome, robuste, remarquablement vif et intelligent, témoigna de bonne heure une grande affection pour son père, qui le gardait auprès de lui autant que possible. On ne manqua pas de s'aperce-

voir bien vite à la cour que l'empereur était toujours de bonne humeur quand il jouait avec son fils, et que ceux qui l'approchaient alors en obtenaient presque toujours la faveur demandée. Bien des personnes profitèrent de cette circonstance pour présenter leurs pétitions à ce moment-là, et comme peu de monde était admis aux déjeuners intimes de la famille impériale, c'était souvent Madame de Montesquiou qui servait d'intermédiaire. Quelques suppliants eurent même l'esprit d'adresser leurs requêtes au Roi de Rome, sachant bien qu'elles n'en seraient agréées que plus tôt par le père indulgent.

Cependant, quand un homme se présenta un jour dans le cabinet de l'empereur avec une pétition au Roi de Rome, Napoléon déclara malicieusement que l'affaire ne le regardait en aucune façon, et envoya le pétitionnaire débiter sa supplique à l'enfant endormi. Sans se laisser déconcerter par cette boutade, le suppliant alla lire sa requête au pied du berceau du Roi de Rome, et cela fait, se présenta derechef devant l'empereur. « Eh bien, et que vous a-t-il dit? » demanda Napoléon d'un ton goguenard.

« Sa Majesté le Roi de Rome m'a écouté en silence, mais avec la plus grande bonté,» répondit le pétitionnaire avec grand aplomb.

« Qui ne dit mot, consent,» fit l'empereur, qui accorda ainsi la demande adressée à son fils.

Parfois, dans le courant de la journée, Marie-Louise allait voir son mari, et sachant qu'il était toujours heureux de jouer avec l'enfant, elle se faisait souvent accompagner de la nourrice qui le portait. Mais, comme l'entrée du cabinet de l'empereur était interdite à tous,

sauf à quelques privilégiés, la nourrice mettait le Roi de Rome dans les bras de l'impératrice à la porte du cabinet, et l'y laissait entrer seule. Quand Napoléon la voyait arriver ainsi, il se précipitait toujours au-devant d'elle, de crainte qu'elle ne laissât tomber son fils, prenait l'enfant lui-même, et continuait souvent son travail en le tenant sur ses genoux. De temps à autre, il s'étendait à plat ventre sur le tapis pour jouer avec lui, admirant sa grâce et sa gentillesse, car c'était un amour d'enfant, blond, rose, potelé, et toujours de bonne humeur. Quelquefois, l'empereur se mettait à faire des plans stratégiques avec des morceaux de bois, peints de différentes couleurs, qui servaient à désigner certains régiments. Dès que le petit Roi de Rome fut assez grand pour se traîner d'une place à l'autre, il s'imagina que ces blocs de bois étaient des joujoux faits exprès pour lui, et les culbutant gaiement, déjouait les manœuvres savantes de son père qui ne s'en fâchait jamais, mais qui recommençait avec une patience vraiment exemplaire. Napoléon était si doux et si patient envers sa jeune femme et envers son fils, que son valet déclare que « comme père et mari il aurait pu servir d'exemple à tout son peuple.»

Napoléon aimait tant son fils, que le peu d'affection de Marie-Louise pour ce charmant enfant le choquait bien parfois. On dit même que ce fut cette indifférence qui amena le premier nuage dans le ménage impérial, car Marie-Louise, apprenant que son mari se rendait à Dresde pour y rencontrer l'empereur d'Autriche et plusieurs autres têtes couronnées, voulut à toute force être de la partie. Quand l'empereur prétexta que le voyage était trop long pour un enfant, elle déclara que

le Roi de Rome pouvait parfaitement rester à Saint-Cloud, où il devait d'ailleurs être sevré, car il avait maintenant plus d'une année. Napoléon, voyant que l'idée d'une longue séparation de son enfant ne la troublait pas le moins du monde, le lui reprocha vivement, en lui disant qu'elle ne gagnerait jamais les cœurs français si elle ne se montrait pas bonne mère. Marie-Louise se mit en colère en entendant cette dure vérité, mais elle s'obstina néanmoins à accompagner son mari, et quand il partit pour Dresde au printemps, il l'emmena avec lui.

Sachant qu'elle y reverrait sa belle-mère, Marie-Louise eut à cœur de l'éblouir par la grandeur de sa position et la magnificence de ses toilettes, et déploya tant de luxe, qu'elle la relégua au second rang, et augmenta ainsi la haine voilée que l'impératrice d'Autriche ressentait contre la France. « Si Napoléon exigeait plus de réserve, elle (Marie-Louise) résistait, pleurait même, et l'empereur cédait, soit attendrissement, fatigue ou distraction. On assure encore que malgré son origine, il arriva à cette princesse de mortifier l'amour-propre allemand, par des comparaisons peu mesurées entre son ancienne et sa nouvelle patrie. Napoléon l'en grondait, mais doucement, ce patriotisme qu'il avait inspiré lui plaisait, il croyait réparer ces imprudences par des présents.» Mais bien qu'il « gorgeât les parents de Marie-Louise de diamants,» comme il le dit plus tard lui-même, il ne réussit pas à les concilier d'une manière permanente, et la vanité de sa femme devait avoir des conséquences bien funestes pour la France et pour l'empire.

Ce fut à Dresde, ville où Napoléon eut sa fameuse

entrevue avec l'empereur d'Autriche, le czar de Russie, le roi de Prusse, et bien d'autres monarques, que l'empire atteignit son apogée de splendeur, et ce fut là, aussi, que Napoléon dit adieu à sa femme avant de partir pour la guerre de Russie. Marie-Louise était si éplorée à l'idée d'une absence prolongée, que même la perspective d'une visite à Prague ne pouvait la consoler. Cependant son caractère était si léger, qu'une impression en effaçait rapidement une autre, et elle se trouva tout heureuse à Prague quand elle vit qu'on lui donnait le pas même sur sa belle-mère, petit triomphe de vanité auquel elle était fort sensible.

On dit voire même, que pendant son séjour à Prague, Marie-Louise eut pour chambellan un certain comte de Neipperg, qui l'avait vue passer à Strasbourg lors de son premier voyage à Paris, et qui avait accompagné l'empereur d'Autriche à Dresde. L'impératrice fit alors fort peu d'attention à cet homme, qui devait cependant occuper une bien grande place dans sa vie à peu près deux ans plus tard.

Parmi les lettres que Marie-Louise a écrites de Prague, on trouve des passages qui montrent que son cœur appartenait entièrement à son mari à cette époque-là, car elle dit: « rien ne peut me consoler de l'absence de l'empereur, pas même la présence de toute ma famille »... « Je pourrais être parfaitement heureuse ici si l'empereur y était seulement avec moi, mais sans lui il n'y a point de bonheur pour moi.» Une autre fois elle constate que Napoléon est content et ajoute: « Quant à moi je ne le serai qu'au moment où je reverrai l'empereur, et je voudrais pouvoir acheter ce moment au prix de quelques années de ma vie! »

La visite à Prague terminée, Marie-Louise voyagea de concert avec son père jusqu'à Carlsbad, et fit seule le trajet de cette ville à Saint-Cloud, où elle arriva le 18 juillet, 1812, et où elle trouva le Roi de Rome rayonnant de santé. Elle alla faire une promenade en voiture avec lui quelques jours plus tard, et reçut alors une ovation qui la toucha vivement, car elle montrait l'affection du peuple pour la femme et pour le fils de l'empereur. Tout le monde d'ailleurs admirait fort ce bel enfant, et les Parisiens se rendaient souvent à Saint-Cloud pour le voir se promener dans une petite voiture dorée, traînée de deux moutons blancs parfaitement dressés.

Marie-Louise, toute froide et indifférente qu'elle était, ne pouvait se défendre d'un peu d'orgueil maternel, car elle écrit à son père le 12 août, que son fils devient tous les jours plus grand et plus fort, qu'il marche déjà tout seul, et qu'il a quinze dents, quoiqu'il n'ait pas encore commencé à parler. Mais la gentillesse et les progrès de son fils ne la consolaient nullement de l'absence de son mari, pour lequel elle fit faire un portrait de l'enfant qu'elle lui envoya en Russie.

Ce portrait, qui représente le Roi de Rome jouant dans son berceau, avec un bilboquet, auquel le peintre Gérard a donné un faux air de sceptre et de globe, parvint à Napoléon la veille de la bataille de la Moscova. Dans son impatience de voir son enfant, il put à peine attendre qu'on eût ouvert la caisse contenant ce tableau. Il l'en tira lui-même, et le porta dans sa tente, où il le contempla de tous ses yeux, avec amour. Puis, appelant les officiers de son état-major, il leur montra

son trésor avec orgueil, en disant que si son fils avait seulement quinze ans, au lieu de quinze mois, il serait sans doute au milieu de tant de braves soldats, tout prêt à combattre avec eux. Par ordre de l'empereur, ce portrait du Roi de Rome fut exposé devant sa tente, afin que tous les grenadiers pussent contempler les traits charmants du bel enfant de leur chef qu'ils adoraient, et appelaient encore de temps en temps « le petit caporal.» Ce tableau charmant fut soigneusement remballé le lendemain, de peur qu'il ne souffrît pendant la bataille, et accompagna l'empereur jusqu'à Moscou, où celui-ci le fit placer dans sa chambre à coucher.

Tout le monde connaît l'histoire de la désastreuse campagne de Russie, et de cette retraite mémorable où tant de braves Français périrent. Ce fut pendant cette expédition que s'ourdit à Paris le complot qui faillit renverser l'empire. Un fou, nommé Malet, échappé d'un asile d'aliénés, réussit à faire croire à certains officiers que l'empereur était mort, et fit même emprisonner plusieurs fonctionnaires. Heureusement qu'on s'aperçut à temps de la fraude, et que cette conspiration fut entièrement déjouée; mais elle offrit à l'empereur le prétexte attendu pour remettre le commandement de l'armée à Murat, et pour revenir en toute hâte à Paris, où sa présence était si nécessaire.

Napoléon traversa donc incognito la Russie, la Pologne et l'Allemagne, et arriva aux Tuileries un soir à onze heures, sept mois après son départ. Les sentinelles ne voulurent d'abord pas le laisser passer, et il eut quelque peine à se faire reconnaître, car il était venu sans escorte, dans une voiture de poste ordinaire, des avaries étant survenues à sa berline en route.

Marie-Louise, se trouvant un peu souffrante ce soir-là, s'était retirée de fort bonne heure. Sa dame d'honneur allait justement fermer les portes pour se coucher aussi, quand deux hommes entrèrent précipitamment, enveloppés jusqu'aux yeux dans de gros manteaux de fourrure. Elle se jeta au-devant d'eux pour les empêcher d'approcher de la chambre de Marie-Louise, et elle allait crier au secours, quand l'un d'eux ouvrit tout à coup son manteau. Elle vit alors que c'était l'empereur.

Mais avant qu'elle eût repris l'usage de la parole, Napoléon avait passé dans la chambre de son épouse, qui, effrayée par le bruit qu'elle entendait dans la pièce à côté, venait de se lever et de passer une robe de chambre. Le retour inattendu de l'empereur fit sensation à Paris, mais bien qu'il essayât de cacher la portée de ses malheurs, et qu'il attribuât l'insuccès de ses plans aux grands froids, on n'apprit que trop tôt toute l'étendue du désastre. Les Français en étaient atterrés, mais Napoléon disait que ses pertes seraient bien vite réparées et travaillait activement à refaire son armée.

Il était d'ailleurs tout heureux de se retrouver auprès de sa femme et de son fils; celui-ci était fort avancé pour son âge, et s'attachait toujours à lui de plus en plus. Napoléon, voulant assurer l'avenir de cet enfant chéri, parlait de le faire sacrer en même temps que Marie-Louise au printemps suivant, car la nouvelle impératrice n'avait pas encore été couronnée, bien qu'on en eût souvent parlé. En attendant, on faisait des plans pour une cérémonie splendide, qui ne devait jamais avoir lieu, et on projetait aussi la construction

d'un palais magnifique pour le Roi de Rome sur l'emplacement actuel du Trocadéro.

Madame de Montesquiou continuait son office auprès du jeune prince et l'élevait avec beaucoup de soin et de bon sens. On raconte toutes sortes de traits charmants de ce petit garçon, que nous citerons ici, bien qu'ils ne soient pas tous arrivés en même temps. Étant fils unique et héritier de l'empire, il va sans dire que le petit Roi de Rome était un peu gâté, et tout enfant, il avait déjà une certaine idée de l'importance de sa petite personne. Malgré cela, tout le monde en parle avec le même enthousiasme, et Madame d'Abrantès nous donne les anecdotes suivantes, que nous copions mot à mot de ses Mémoires:

« Le jeune prince n'avait encore qu'un an, lorsqu'un jour à Trianon, sur la belle pelouse qui était devant le pavillon, l'empereur jouait avec lui. Il ôta son épée, la mit à son fils, et compléta sa toilette en lui mettant son chapeau; ensuite il fut se placer à quelque distance, à demi couché dans l'herbe, et tendit les bras à son fils qui marchait vers lui en trébuchant, parce que ses petits pieds s'embarrassaient souvent dans l'épée, et que le chapeau, lui descendant jusqu'au menton, le faisait ainsi jouer à colin-maillard avec son père... Mais, comme l'empereur s'élançait avec la vivacité d'un jeune homme pour prendre son fils dans ses bras afin de lui éviter une chute! »

Une fois qu'il jouait ainsi à Compiègne, Napoléon fit la remarque au duc de Gaëte que son fils eût été bien plus heureux s'il fût né dans une condition modeste, et eût été héritier d'une modique fortune plutôt

que d'un empire qui, plus tard, lui pèserait lourdement sur les épaules.

Madame d'Abrantès nous raconte aussi: «Tous les huissiers de la chambre l'adoraient. L'un d'eux, en me parlant de lui, il y a peu de jours encore, pleurait comme une faible femme...au souvenir si gracieux du Roi de Rome, accourant le matin dans les grands appartements, et arrivant seul à la porte du cabinet de l'empereur, car Madame de Montesquiou ne pouvait le suivre. L'aimable enfant levait sa belle tête blonde vers l'huissier, et lui disait de sa voix argentine, mais impérative: « Ouvrez-moi...je veux voir papa! »

« Sire, je ne puis ouvrir à Votre Majesté! »

« Pourquoi cela?...Je suis le petit roi!...»

« Mais Votre Majesté est toute seule...»

C'était l'empereur qui avait donné l'ordre de ne laisser entrer son fils qu'avec sa gouvernante... Il était sans doute impossible que l'enfant y vînt sans elle, mais c'était pour donner au jeune prince, dont la disposition le portait assez à être volontaire, une haute idée de la puissance de sa gouvernante... Le premier jour que l'huissier du cabinet lui fit cette réponse, ses yeux se remplirent de larmes, mais il ne dit rien... Il attendit Madame de Montesquiou, qui arriva une demi-minute après; aussitôt il saisit la main de sa gouvernante, et regardant fièrement l'huissier, il lui dit: « Ouvrez! le petit roi le veut! »...Et alors l'huissier ouvrait la porte du cabinet et annonçait: « Sa Majesté, le Roi de Rome! »

Le petit roi était volontaire et parfois colère, mais Madame de Montesquiou, le voyant un jour étendu sur le tapis et donnant des coups de pied tout en criant de

rage, fit tout à coup clore tous les volets et allumer les lampes. « L'enfant, étonné de voir remplacer le jour par de la lumière, demanda à sa gouvernante pourquoi elle faisait ainsi tout fermer.

« Pour qu'on ne vous entende pas, sire. Les Français ne voudraient jamais de vous pour leur roi, si vous étiez méchant.»

« Est-ce que j'ai crié bien fort? »

« Sans doute.»

« M'a-t-on entendu? »

« Je le crains pour vous.»

Alors l'enfant se prit à pleurer, mais de repentance; il jeta ses petits bras autour du cou de sa gouvernante: « Je ne le ferai plus jamais!...maman Quiou!...Pardonne-moi!...»

Un jour il arriva que le Roi de Rome, allant voir l'empereur, entra dans son cabinet comme le conseil venait de finir. Comme il aimait passionnément son père, il courut à lui sans faire attention à personne. Napoléon, quoiqu'il fût bien heureux de ces signes d'affection bien naturelle et venant du cœur, l'arrêta et lui dit:

« Vous n'avez pas salué, sire...allons, saluez ces messieurs.» L'enfant se tourna, et, se penchant légèrement en avant, il envoya un baiser avec sa petite main à la troupe ministérielle... L'empereur l'enleva tout aussitôt dans ses bras, et dit aux ministres:

« Ah çà, j'espère, messieurs, qu'on ne dira pas que je néglige l'éducation de mon fils...et il sait très bien sa civilité puérile et honnête.»

A Saint-Cloud, l'enfant se mettait toujours à la fenêtre pour voir passer le monde, et apprit ainsi de

bonne heure que les rouleaux de papier blanc que portaient bon nombre de visiteurs étaient des pétitions qu'on venait lui présenter, afin qu'il les remît à son père. Le Roi de Rome les prenait toutes, en faisant un paquet, et les portait lui-même à l'empereur. Un jour il vit parmi les pétitionnaires une veuve et son fils, un enfant de son âge, vêtu de deuil. Cela l'impressionna vivement, et il fit une foule de questions à sa gouvernante, qui y répondit de son mieux. Le lendemain, quand « il sortit de son appartement pour aller rendre ses devoirs à son père, il eut soin de mettre la pétition du petit garçon à part de toutes les autres... et ce qui est bien remarquable, c'est que ce fut de lui-même.

« Tiens, papa, voici une pétition d'un petit garçon; *il est habillé tout en noir*... Son papa a été tué à cause de toi, et sa maman demande une pension parce qu'elle est pauvre et qu'elle a du chagrin...»

« Ah! Ah! » dit l'empereur en attirant son fils à lui, « tu donnes déjà des pensions, toi!... Diable! tu commences de bonne heure. Voyons un peu ce que c'est que ton protégé! » et la pétition fut accordée sans plus de délai.»

Madame d'Abrantès continue: « Qui de nous a oublié cette journée où l'empereur présenta son fils à une revue qui eut lieu au Champ de Mars? Il était radieux en entendant les cris de joie délirante de ses vieilles bandes; car c'était en partie la garde impériale, cette troupe vaillante parmi les vaillantes...

« A-t-il eu peur? » demanda l'impératrice.

« Peur, non vraiment. Il savait bien qu'il était là avec des amis de son père.»

Cette remarque, répétée aux soldats, fit leurs délices, car tous adoraient le père, et aucun d'eux n'oublia jamais son expression de fierté paternelle, quand il tenait son fils à cheval devant lui pour passer en revue ses braves troupes. Ces mêmes soldats, appelés sous la Restauration à crier « Vive le roi,» le faisaient de bon cœur, non pas parce qu'ils pensaient aux Bourbons, mais parce qu'ils marmottaient sous leurs moustaches après les mots sacramentels: « Vive le roi!...de Rome et son petit papa.»

L'enfant d'ailleurs avait une passion pour l'armée, et on ne pouvait lui infliger de punition plus sensible que de l'empêcher de voir monter la garde dans la cour du palais. Dans ces moments-là le Roi de Rome boudait d'un air colère, et quand on lui demandait ce qu'il avait il se plaignait amèrement qu'on ne voulût pas lui permettre de voir les soldats de son papa.

L'empereur avait fixé le couronnement de Marie-Louise et du Roi de Rome au printemps de 1813, mais il fut obligé d'ajourner cette cérémonie et de partir pour la guerre. Avant de quitter Paris, pour se remettre en campagne, il investit Marie-Louise de la Régence, lui laissant Cambacérès comme conseiller en chef, et son propre secrétaire Méneval comme aide expérimenté. Marie-Louise, enchantée de sa nouvelle position, écrivit à son père: « Vous pouvez aisément comprendre combien je suis flattée par cette nouvelle marque de confiance de la part de l'empereur »; mais bien qu'elle se crût à la tête du gouvernement, elle ne faisait rien sauf du consentement de l'empereur.

Pendant cette nouvelle campagne Napoléon remporta les victoires de Lutzen et de Bautzen, en l'hon-

neur desquelles il fit chanter un Te Deum à Notre-Dame. Il fit aussi venir Marie-Louise à Mayence, pour y passer huit jours avec lui, et ce ne fut qu'à regret qu'elle le quitta pour revenir en France. Marie-Louise était non seulement triste, mais inquiète en ce moment-là, car Napoléon lui avait fait entrevoir la possibilité d'une rupture prochaine avec l'Autriche, et l'idée de voir son mari et son père aux prises ne lui souriait guère naturellement. Cette inquiétude l'empêcha de goûter pleinement les plaisirs du voyage, du retour à Saint-Cloud, les splendeurs des fêtes du 15 août, et de l'inauguration du nouveau bassin à Cherbourg, où elle se rendit pour représenter l'empereur; mais toute sa bonne humeur lui revint quand elle apprit la nouvelle de la victoire de Dresde.

Tout le monde s'imagina que l'empereur profiterait de ce nouveau triomphe pour faire la paix aussi vite que possible, mais au bout de quelques jours de suspens Marie-Louise apprit tout à coup que la guerre reprenait de plus belle, son père s'étant rangé du côté des ennemis de l'empereur. Instruite par son époux, l'impératrice se présenta au Sénat pour y faire un appel touchant au patriotisme français, et ce fut en réponse à cette demande que le Sénat vota une nouvelle armée de deux cent quatre-vingt mille hommes. Peu de temps après, Marie-Louise reçut vingt drapeaux, que son mari lui envoyait avec la missive officielle suivante:

« Madame et très chère épouse, je vous envoie vingt drapeaux pris par nos armées aux batailles de Wachau, de Leipzig et de Hanau, c'est un hommage que j'aime à vous rendre. Je désire que vous y voyiez une marque

de ma grande satisfaction de votre conduite pendant la régence que je vous ai confiée. Cette lettre n'ayant pas d'autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

A Frankfort, le 1er novembre, 1813.»

Cette lettre, où la défaite écrasante qu'il venait d'essuyer à Leipzig prenait un faux air de victoire, avait été expédiée par l'empereur simplement pour se ménager un de ces retours pittoresques et dramatiques qu'il aimait. En effet, quelques jours plus tard, Marie-Louise entendit arriver deux voitures à fond de train, et n'eut que le temps de se précipiter vers l'escalier, où elle rencontra son mari déjà au haut des marches.

L'empereur l'embrassa aussi tendrement qu'à Mayence; mais elle fondit en larmes, car elle craignait qu'il ne lui en voulût de la défection de l'empereur d'Autriche, cause de ses malheurs présents et de bien d'autres à venir. L'empereur se garda cependant de laisser échapper un seul mot de reproche en sa présence; au contraire, il l'encouragea à écrire à son père aussi amicalement que par le passé, et lui dit que la guerre serait bientôt terminée.

Son peuple demandait maintenant la paix à grands cris, mais Napoléon s'obstinait à ne pas la faire jusqu'à ce qu'il pût espérer des conditions plus favorables, et essuyer par de nouveaux triomphes la honte de sa défaite récente. C'est pour cela qu'il fit la sourde oreille quand on lui parla de paix, et qu'il sourit si tristement quand il entendit le petit Roi de Rome réciter cette prière naïve: «Mon Dieu, inspire à papa le désir de faire la paix pour le bonheur de la France et de nous tous.»

Il était si résolu de racheter le passé et de maintenir le prestige de la France en Europe, qu'en ouvrant l'Assemblée Législative il demanda de nouveaux subsides, et conclut son discours par ces paroles fières: « Je suis sûr que les Français se montreront toujours dignes d'eux-mêmes et de moi.» Deux jours plus tard, l'invasion de la France commença, et Napoléon, qui avait si souvent porté la guerre au delà de ses frontières, se trouva appelé à défendre le foyer national. De temps à autre, en petit comité, et parmi ses amis intimes, il reconnaissait parfois qu'il avait été trop enclin à faire la guerre, mais en public il défendait sa politique envers et contre tous, tout en annonçant son intention de conclure la paix aussi tôt que possible.

Le 24 janvier, l'avant-veille de son départ, il fit venir les officiers des légions de la Garde Nationale, et se présenta tout à coup devant eux dans la Salle des Maréchaux, avec sa femme et son fils. Là, il leur fit un discours touchant qu'il termina par cette phrase: « Je pars, je vais combattre l'ennemi. Je vous confie ce que j'ai de plus cher, l'impératrice, ma femme, et le Roi de Rome, mon fils.»

En disant ces mots, la voix de l'empereur trembla, et les officiers, touchés par cet appel à leur honneur et à leur loyauté, et vivement impressionnés à la vue de la jeune impératrice et du petit Roi de Rome, — qui les regardait de ses grands yeux bleus étonnés, — jurèrent avec feu de les défendre tous deux jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Marie-Louise fut de nouveau nommée Régente, mais cette fois l'empereur lui donna comme conseiller son frère Joseph, car il venait de se réconcilier avec lui et

avec Louis, qui, en apprenant que la France était en danger, était accouru pour lui offrir ses services. Ayant pris toutes ces mesures, l'empereur partit, disant adieu à sa femme et à son fils qu'il ne devait plus jamais revoir !

L'impératrice courait alors sur ses vingt-deux ans, mais son fils n'avait pas encore trois ans révolus. Venue en France quatre ans auparavant, Marie-Louise n'avait guère passé que deux ans et huit mois avec son mari, et trouvait mauvais qu'il lui préférât la guerre, et qu'il parût rajeuni de dix ans en partant plein d'espoir pour se mettre à la tête de ses troupes.

L'impératrice aurait voulu s'enfermer pour pleurer tout son soûl, mais sa position ne lui permettait pas de se livrer ainsi à sa douleur. Le lendemain même du départ de l'empereur, elle fut obligée de donner audience au Général Moncey, qui vint avec les officiers de la Garde Nationale, lui présenter une adresse, dans laquelle ils promettaient de la défendre ainsi que son fils. Ils la prièrent d'envoyer une copie de ce document à l'empereur, afin qu'il pût voir qu'il pouvait compter sur leur dévouement absolu. L'impératrice voulut y répondre par un long discours, qu'elle composa à grand'peine, mais l'archichancelier lui conseilla de se contenter de remercier ces messieurs par quelques paroles, tant soit peu froides, mais pleines de dignité.

Les premières nouvelles de l'armée n'étaient guère rassurantes, et malgré les efforts de l'empereur, l'ennemi avançait toujours. Napoléon s'aperçut enfin qu'il se pourrait bien qu'il poussât jusqu'à Paris même. Il essaya donc de faire la paix, mais les conditions des alliés lui parurent si humiliantes, qu'il ne put y sous-

crire, et préféra continuer la lutte au risque de succomber à la longue. Il renouvela alors les instructions déjà données à son frère Joseph, lui recommandant au cas de mort ou de sanglante défaite, d'emmener sur-le-champ l'impératrice et le Roi de Rome à Rambouillet, ou dans quelque autre lieu de sûreté. Il ajouta que, pour sa part, il aimerait mieux voir égorger son fils, ou le jeter à la Seine, que de le savoir à Vienne, entre les mains de ses ennemis, où il serait élevé en prince autrichien et non pas en bon Français!

Quelques jours plus tard, cependant, Napoléon reprit un peu d'espoir, et remporta quelques petites victoires, dont il profita pour écrire à l'empereur d'Autriche, offrant de signer la paix avec lui, s'il voulait seulement se détacher de la coalition. Cette lettre faillit gagner François II, qui aimait bien sa fille, mais qui était trop faible de caractère pour décider n'importe quoi tout seul. Entièrement dominé par Metternich et par ses autres conseillers qui avaient pris Napoléon en grippe, l'empereur d'Autriche résista à cet appel à sa tendresse paternelle, et fit aussi la sourde oreille quand sa fille le supplia de ne pas pousser la France à bout, ni de la détrôner ainsi que son petit-fils.

La pauvre impératrice était bien à plaindre à cette époque, car, douce, placide, sans énergie, et aimant par-dessus tout une vie tranquille et réglée, son existence actuelle lui paraissait insupportable. Elle pleurait nuit et jour, se désolait parce que ses jours heureux étaient déjà finis, s'attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de la mort de son mari, et soupirait après des temps plus calmes. Elle était si abattue par les mauvaises nouvelles, et souffrait tant d'un gros

rhume, que Napoléon conseilla à son frère de lui cacher autant que possible l'état actuel de la France, et refusa même de la laisser intercéder pour lui auprès de son père.

La dernière bataille de Napoléon dans cette campagne fut livrée à Arcis-sur-Aube, où l'empereur chercha la mort en allant tout droit à un obus fumant, qui éclata sans lui faire le moindre mal. Napoléon souhaitait périr, car il voyait bien que ses généraux ne voulaient plus le suivre, bien que ses soldats lui fussent encore tout dévoués. Comme il ne pouvait pas mourir, il se replia sur Paris, pour livrer une bataille suprême sous les murs de cette ville, espérant encore recouvrer ainsi, par un coup de fortune, tout ce qu'il avait perdu.

Pendant ce temps, Marie-Louise avait beau attendre des lettres de son mari, lui donnant de ses nouvelles et de celles de l'armée, et lui envoyant des instructions définitives pour sa conduite future. Ces lettres, interceptées par l'ennemi, ne lui parvenaient pas, mais enfin le général Blucher lui en envoya une, dont il avait préalablement pris connaissance, et dans laquelle l'empereur expliquait ses derniers projets. Instruit ainsi à l'avance, Blucher put déjouer tous les plans de Napoléon, et quand Marie-Louise apprit que l'ennemi avait lu cette lettre, elle comprit que tout était irrévocablement perdu. Jeune et inexpérimentée, sans confiance aucune dans la sagesse de ses beaux-frères, elle se méfiait aussi de ses conseillers, et n'osait agir sans le consentement de son mari.

Cependant, l'ennemi s'approchait si rapidement, qu'il fallut bien prendre un parti quelconque, et un conseil fut convoqué aux Tuileries, le 28 mars, 1814, pour

discuter les mesures à suivre. Joseph, Talleyrand, Cambacérès et les autres conseillers avaient des vues différentes, et tandis que les uns disaient que l'impératrice devait partir, les autres insistaient pour qu'elle restât à Paris, prît son fils dans ses bras, et allât, comme Marie-Thérèse, faire appel au patriotisme de ses sujets. Mais Marie-Louise n'était pas de trempe héroïque, le rôle de reine énergique n'était pas fait pour elle, et tout ce qu'on pouvait en attendre c'était une soumission complète aux volontés de son mari ou de son père.

Certains conseillers, néanmoins, étaient en faveur d'une fuite immédiate, au delà de la Loire, s'il le fallait, où l'on pourrait rallier de nouvelles troupes pour tenir tête à l'ennemi. L'impératrice, en écoutant les discussions, changeait d'avis à chaque instant, et se sentait de plus en plus indécise et embarrassée. Mais Joseph montra tout à coup les deux lettres qu'il avait reçues de l'empereur, dans lesquelles il recommandait qu'on ne laissât tomber ni sa femme ni son fils au pouvoir de l'ennemi. A peine en eut-il donné lecture, que Marie-Louise, habituée à l'obéissance la plus complète, déclara qu'elle n'avait plus à choisir, et que puisque son mari voulait qu'elle partît, elle partirait à huit heures le lendemain. On mit donc la question aux voix, et, malgré l'opposition de certains membres du conseil, la majorité se déclara en faveur du départ du gouvernement, qui devait accompagner la Régente et son fils.

Malgré sa jeunesse, son inexpérience et son manque de résolution, Marie-Louise s'était jusqu'alors fort bien montrée, mais les Français ne pouvaient oublier

qu'elle était autrichienne de naissance, et se méfiaient un peu d'elle en conséquence. Les Parisiens, sachant que le père de l'impératrice se trouvait au nombre des alliés, se croyaient en sûreté tant qu'elle était parmi eux, et ce fut donc avec un morne désespoir qu'ils guettèrent ses préparatifs de fuite. On emballa à la hâte les archives, les principaux chefs-d'œuvre du Louvre, les joyaux de la couronne, les vêtements impériaux, ainsi qu'un trésor d'une dizaine de millions de francs, que l'empereur avait amassé sans bruit dans le palais. Comme le sénat et la cour devaient accompagner la Régente, c'était une bien longue file de voitures qui attendaient devant les Tuileries à sept heures du matin le 29 mars, 1814, par une épaisse brume de printemps.

Marie-Louise, en amazone brune, sur le point de quitter la capitale, était encore en suspens, car elle s'attendait à chaque instant à voir arriver un courrier de l'empereur, apportant des ordres précis. Les officiers de la Garde Nationale, apprenant que l'impératrice s'en allait, se rendirent au château, sur ces entrefaites, pour la supplier de demeurer parmi eux, afin qu'ils pussent tenir leur parole et la défendre contre ses ennemis. Ils lui représentèrent aussi qu'elle courrait tout autant de risques de tomber entre leurs mains sur la route de Blois, et qu'en outre son départ causerait une affreuse panique parmi le peuple, qui, se voyant abandonné, renoncerait à soutenir l'empire chancelant, et en désespoir de cause rappellerait les Bourbons.

Ces représentations firent recommencer toutes les discussions de la veille, et Marie-Louise, énervée et en

larmes, rentra dans sa chambre à coucher, jeta son chapeau sur son lit avec un mouvement d'humeur, s'assit sur une bergère, et la tête dans les mains se mit à répéter d'un ton désespéré : « Mon Dieu, qu'ils se décident donc, et qu'ils mettent un terme à cette agonie ! »

Quand les conseillers de l'impératrice décidèrent enfin, vers midi, qu'il fallait partir avant qu'il ne fût trop tard, Marie-Louise remit docilement son chapeau et son manteau de voyage, et se prépara à monter en voiture.

Les discussions, la confusion, le dérangement de toutes ses habitudes avaient aussi donné sur les nerfs au pauvre petit Roi de Rome. D'une précocité rare, quoiqu'âgé de trois ans à peine, il ne se rendait que vaguement compte de ce qui se passait, et paraissait tout inquiet. Mais, au moment de partir, le pauvre enfant eut un accès de désespoir, et se mit à pleurer à chaudes larmes en disant : « N'allez pas à Rambouillet ! C'est un vilain château. Restons ici. » Quand on essaya néanmoins de l'emmener, il se débattit violemment en criant à tue-tête : « Je ne veux pas m'en aller, je ne veux pas quitter ma maison. Puisque papa est absent, c'est moi qui suis le maître ! »

Une pareille crise de douleur de la part d'un enfant qu'on avait toujours vu aimable et docile, parut de bien mauvais augure aux assistants. On eut donc recours à la persuasion, mais le petit prince ne voulait plus rien écouter. Enfin, voyant qu'il fallait en finir, son écuyer le saisit dans ses bras pour le porter en bas, mais même alors l'enfant se cramponna aux portes et aux balustrades, si bien que sa gouvernante

fut obligée de détacher de force ces doigts d'enfant qui se crispaient autour des objets familiers comme s'il se fût douté qu'il ne devait plus jamais les revoir!

Le cortège s'éloigna enfin à travers le brouillard, et « aux Champs-Élysées l'impératrice se pencha hors de la voiture pour regarder ce grand Paris, où elle était entrée avec crainte, où elle avait trouvé quatre ans de bonheur, qu'elle quittait le cœur déchiré et les yeux pleins de larmes, et qu'elle devait si vite oublier! »

Ce départ, qu'on a nommé le « convoi d'un empire,» fut guetté par Talleyrand, qui dit de son air cynique: « Eh bien! voilà donc comme devait finir ce règne glorieux! Terminer sa carrière comme un aventurier, au lieu de la terminer paisiblement sur le plus grand des trônes, et après avoir donné son nom à son siècle... Quelle fin! » C'était en effet le dénouement de l'empire, quoique Marie-Louise espérât encore que le sceptre passerait à son fils, si on l'arrachait des mains de son mari.

La cour ne passa qu'une seule nuit à Rambouillet, car les nouvelles qui y arrivèrent parurent si menaçantes qu'on se décida à pousser jusqu'à Blois, où la Régente arriva le 2 avril, et où elle maintint pendant cinq jours un simulacre de gouvernement. L'étiquette continuait de même qu'auparavant; tous les jours Marie-Louise présidait au conseil, attendant à chaque instant les instructions de l'empereur. Sa dernière proclamation, datée de Blois, contient cette phrase touchante, dans laquelle elle fait un appel suprême à la loyauté du peuple: « Vous serez fidèles à vos serments.. Vous écouterez la voix d'une princesse qui fut remise à votre foi, et qui fait toute sa gloire d'être française.

Mon fils était moins sûr de vos cœurs au temps de nos prospérités.»

En signant cette proclamation, Marie-Louise comptait encore sur le dévouement et le patriotisme des Français, car elle ne se doutait pas que le général Moncey avait été obligé de se rendre, après une défense héroïque à la porte de Clichy, et que l'ennemi était entré dans la capitale, où Talleyrand et les royalistes s'apprêtaient déjà à accueillir les Bourbons. Napoléon, qui se dirigeait à marches forcées vers Paris, apprit en route la reddition de cette ville, et le départ de l'impératrice. Il en fut tout atterré, mais se remit bientôt et dit qu'il était bien aise de savoir l'impératrice et son fils en sûreté. Alors, il envoya Caulaincourt à Paris, pour y traiter avec l'ennemi, pendant qu'il se retirait au château de Fontainebleau, où il devait rester du 31 mars au 20 avril, et y souffrir toutes les peines du corps et de l'âme. Ce fut là qu'il apprit la défection successive de ses maréchaux, et le 4 avril, cédant aux instances des quelques amis qui lui restaient encore, il signa son abdication sur la petite table ronde, qui porte une inscription à cet effet, et attire maintenant les regards de tous ceux qui visitent ce beau palais.

Le jour même où Napoléon abdiquait en faveur de son fils, Marie-Louise écrivait à son père, pour implorer sa protection comme venait de lui recommander son mari, qui ne se doutait guère alors que l'empereur d'Autriche sacrifierait fille et petit-fils au ressentiment des alliés. Le mariage autrichien, sur lequel Napoléon comptait tant, était, comme il l'a dit plus tard lui-même, un «abîme couvert de fleurs,» car

Metternich et Talleyrand avaient tous deux juré la perte de l'homme qu'ils avaient tant flatté. D'ailleurs, on disait déjà avec mépris, à ceux qui s'intéressaient à l'avenir de Marie-Louise: « Le mariage, le mariage! La politique l'a fait, la politique pourrait le défaire! »

Ces deux grands politiciens, qui avaient résolu de le rompre à tout prix, commencèrent savamment leurs manœuvres en plaçant auprès de Marie-Louise des personnes, qui, petit à petit, lui insinuèrent que l'empereur ne l'avait jamais aimée, et qu'il ne s'était pas montré mari fidèle. Jeune, simple, et crédule comme elle l'était, l'impératrice pleura et se lamenta, et enfin, après quelques mois de résistance plus ou moins inerte, finit par croire tout ce qu'on lui disait. Néanmoins, tant qu'elle resta en France, Marie-Louise fut épouse modèle, et elle serait certainement allée rejoindre son mari à Fontainebleau, s'il l'y avait appelée.

Quelques personnes de son entourage conseillèrent à l'impératrice d'y aller de son propre gré, mais elle n'osa le faire, de crainte de tomber entre les mains de l'ennemi, ou d'être à charge à l'empereur s'il projetait, — comme elle le croyait parfois, — quelque coup hardi, au moyen duquel il pût encore se tirer de sa situation précaire.

Napoléon, de son côté, n'écrivait pas à sa femme de le rejoindre, parce qu'il espérait encore un peu, contre tout espoir, sortir de ce mauvais pas; si cela n'était plus possible, il comptait se suicider, et préférait que Marie-Louise se tint à distance. D'ailleurs, son amour-propre aurait été bien froissé si elle l'avait vu humilié

et dépouillé du pouvoir qu'il avait exercé si longtemps et si despotiquement.

Marie-Louise continua donc un simulacre de gouvernement à Blois, jusqu'au 7 avril, et refusa obstinément de suivre ses beaux-frères quand ils proposèrent de l'emmener à Orléans.

Le lendemain, les Russes entrèrent dans la ville, et, sous prétexte de protéger l'impératrice, l'emmenèrent à Orléans, où ils confisquèrent tous les joyaux de la couronne aussi bien que l'écrin particulier et le trésor secret de Napoléon.

Après la messe, le jour de Pâques, Marie-Louise apprit que les alliés avaient l'intention de lui donner les duchés de Parme et de Plaisance, pour la dédommager de la perte de l'empire. Elle reçut donc en même temps les adieux de sa cour et leurs félicitations sur sa nouvelle destinée, et parla de revoir ses amis à Parme, dont on louait fort le climat admirable.

Il s'agissait aussi de donner l'île d'Elbe à Napoléon, qui, après avoir vainement essayé de s'empoisonner à Fontainebleau, se résigna à vivre, et signa enfin à contre-cœur le traité qui le dépouillait de l'empire qu'il s'était acquis par son génie militaire et qu'il avait perdu par son ambition démesurée. Il se proposa alors de faire venir Marie-Louise et son fils, mais c'était déjà trop tard, car les Russes avaient emmené l'impératrice à Orléans, d'où elle se rendit peu de jours après à Rambouillet pour y avoir une entrevue avec son père.

L'empereur d'Autriche arriva à ce château le 16 avril; sa fille courut au-devant de lui, et, fondant en larmes, lui jeta le petit Roi de Rome dans les bras,

en le suppliant de bien vouloir les protéger tous deux. François II, touché par les larmes de sa fille, passa la nuit à Rambouillet, et lui persuada de se rendre à Vienne, en attendant d'aller aux eaux pour y faire une cure que le Dr. Corvisard lui recommandait. Il écrivit aussi à Napoléon pour lui annoncer ces dispositions. Mais bien qu'on nous assure que Metternich lui avait déjà fait comprendre la nécessité d'une séparation définitive, il se garda de laisser pressentir un tel dénouement, et dit au contraire: « Rendue à la santé, ma fille ira prendre possession de son pays, ce qui la rapprochera tout naturellement du séjour de Votre Majesté.»

Leurré par cette promesse illusoire, Napoléon fit ses adieux et partit le 20 avril pour l'île d'Elbe, où il débarqua le 7 mai, et trois jours après son départ, Marie-Louise quitta Rambouillet avec son fils pour s'en retourner à Vienne. Elle avait encore auprès d'elle une partie de sa maison française, et le petit prince était encore accompagné de sa fidèle gouvernante, Madame de Montesquiou, qui s'efforçait de lui cacher les changements qui avaient eu lieu dans son sort. Mais l'enfant s'aperçut bien vite qu'on ne lui donnait plus son titre, et il dit un jour: « Oh, je vois bien que je ne suis plus roi, car je n'ai plus de pages.»

Marie-Louise eut une dernière entrevue avec son père à Gros-Bois avant de se rendre en Autriche. Son voyage à travers la France fut bien morne et triste, car la longue file de voitures — il n'y en avait pas moins de vingt-quatre — traversait un pays dévasté par la guerre. Mais, après avoir passé la frontière, tout changea d'aspect, et un des voyageurs écrivit:

« Notre marche avait l'air d'un triomphe, plus, d'une fête ; on eût cru, peut-être avec raison, que l'Autriche, forcée de prêter momentanément une princesse adorée, célébrait son retour comme une conquête.» Mais malgré cette réception enthousiaste dans sa patrie, Marie-Louise préférait la société des Français à celle de ses propres compatriotes, et quand elle arriva à Schönbrunn, où toute sa famille l'attendait, elle était encore toute française et fidèle à ses devoirs de mère et d'épouse.

Au bout de quelques jours, cependant, elle reprit toutes ses occupations et toutes ses habitudes de jeune fille, dessina, fit de la musique comme par le passé, et étudia l'italien avec beaucoup d'ardeur, afin de pouvoir causer facilement avec ses nouveaux sujets en arrivant à Parme. De temps à autre, elle se promenait aussi un peu à Vienne, ou dans les environs, où tout le monde s'extasiait sur les saluts gracieux du petit Roi de Rome, qu'on déclarait être « le plus bel enfant du monde.»

En apprenant que son père revenait enfin, Marie-Louise alla au-devant de lui pour demander son appui, mais il lui dit qu'il ne pouvait rien faire pour elle, et lui déclara catégoriquement : « Comme ma fille, tout ce que j'ai est à toi, même mon sang et ma vie ; comme souveraine je ne te connais pas.»

Cette déclaration ne laissa pas d'inquiéter Marie-Louise, qui commença dès lors à craindre la perte du duché de Parme, car elle s'était déjà faite à l'idée d'y vivre à son aise, et ne pouvait souffrir la pensée d'un nouveau désappointement.

L'empereur laissa sa fille à Schönbrunn pour faire

son entrée triomphale à Vienne, et entendre un Te Deum; mais il revint bientôt auprès d'elle, et, secondé par toute la famille, il se mit à l'œuvre pour lui faire oublier son mari et les quatre années passées en France. Sa grand'mère, ex-reine de Naples, chassée de son trône par les Français, et qui par conséquent détestait Napoléon à bon droit, fut la seule qui eût le courage et la loyauté de lui dire carrément: « lorsqu'on est mariée, c'est pour la vie,» et de lui conseiller de rester fidèle à ses devoirs d'épouse. Caroline dit même à sa petite-fille, qu'elle avait eu tort de ne pas suivre l'empereur à l'île d'Elbe, et quand celle-ci répondit qu'on ne voulait pas le lui permettre, elle riposta énergiquement: « Ma fille, on saute par la fenêtre! Que dira de vous le monde? Il vous jugera sévèrement.»

Gourmandée ainsi, Marie-Louise pleurait et s'excusait tant bien que mal, en disant qu'une fois établie à Parme, elle pourrait mieux s'entendre avec son mari et faire ce que bon lui semblerait, malgré son père ou les alliés. Mais, en attendant, elle ne pensait qu'aux bains, et comme le Dr. Corvisard avait parlé d'Aix en Savoie, aucun autre endroit ne pouvait lui convenir.

Comme toutes les personnes d'esprit borné, Marie-Louise était parfois bien entêtée, et son père et son mari eurent beau lui représenter qu'il vaudrait mieux ne pas retourner parmi les Français, où elle pourrait être exposée à être insultée: elle n'en persista pas moins si fermement à y aller, qu'on fut enfin obligé de lui permettre d'en faire à sa tête. On lui défendit cependant d'emmener son fils, et elle ne fit pas de façons pour le laisser à Schönbrunn, car il ne lui en coûtait jamais de se séparer de lui.

Craignant que les amis de Napoléon ne trouvassent moyen de défaire l'ouvrage commencé à Blois et à Rambouillet, et poursuivi avec tant d'ardeur à Vienne, Metternich envoya le comte de Neipperg à Aix, sous prétexte de protéger Marie-Louise en cas de nécessité, mais en réalité pour y compléter l'œuvre d'aliénation. Le comte, autrichien de naissance, était grand, blond, élancé, excellent musicien, homme du monde accompli, et diplomate achevé. Il détestait Napoléon de tout son cœur, et avait déjà rendu des services importants à son pays, en gagnant Bernadotte, roi de Suède, et Murat, roi de Naples. Metternich avait recommandé au comte de Neipperg de « pousser les choses jusqu'où elles pourraient aller,» et quand celui-ci avait demandé ce qu'il voulait dire par là, il avait ajouté brutalement qu'il fallait « plaire à cette femme et être son amant.»

Neipperg ne se le fit pas dire deux fois. Rencontrant Marie-Louise près d'Aix-les-Bains, il produisit d'abord sur elle un effet désagréable, car il était borgne et portait un vilain plastron noir. Mais Marie-Louise s'accoutuma bien vite à ce nouveau chambellan, qui profita de l'absence fortuite de plusieurs de ses amis français, pour s'insinuer petit à petit dans ses bonnes grâces. Avec une adresse exquise il gagna sa confiance, trouva moyen de se rendre indispensable, et, sans en avoir l'air, prit bientôt un grand ascendant sur elle. Marie-Louise, qui écrivait le 15 août, 1814: « Comment puis-je être heureuse le 15, quand je suis forcée de passer ce jour, si solennel pour moi, loin des deux personnes que j'aime le plus,» lui promit néanmoins de ne plus communiquer avec son mari sans

l'assentiment de son père. Il est juste d'ajouter qu'elle ne s'y résigna que parce que Neipperg eut l'adresse de lui faire croire qu'en agissant ainsi, elle obtiendrait de meilleures conditions des alliés pour elle et pour son mari.

Napoléon avait appris par les journaux l'heureuse arrivée à Vienne de sa femme et de son fils, et depuis son débarquement à l'île d'Elbe il n'avait pas manqué une seule occasion d'en obtenir des nouvelles et de s'assurer autant que possible de leur bien-être. Marie-Louise lui écrivit sa dernière lettre le 31 juillet, 1814, et à partir de cet instant-là, il ne reçut plus mot d'elle; mais, malgré ce silence inquiétant, il continua de lui écrire. Ne recevant aucune réponse, et apprenant indirectement que toutes ses lettres étaient remises à l'empereur d'Autriche, sans être ouvertes, il renonça enfin à entretenir une correspondance. Mais il essaya de communiquer avec elle en lui envoyant un agent secret en Savoie; malheureusement, l'adroit Neipperg trouva moyen de l'éconduire, sans qu'il eût même aperçu l'impératrice.

Malgré cette absence de nouvelles, Napoléon prenait patience, car il s'attendait toujours à voir Marie-Louise en automne au plus tard, et gardait soigneusement ses dernières pièces de pyrotechnie pour célébrer par un feu d'artifice son heureuse arrivée à l'île d'Elbe. Il s'occupait aussi de lui préparer un gîte convenable, car il faisait décorer à neuf le plafond de sa chambre, en disant à l'artiste d'y représenter « deux pigeons attachés à un même lien, dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent.»

Nonobstant son immense changement de fortune,

Napoléon sembla assez heureux pendant les premiers mois passés en exil, mais le silence de Marie-Louise, la surveillance constante dont il était l'objet, le mécontentement toujours croissant en France, et l'absence des fonds qu'on lui avait promis, l'irritèrent enfin à un tel point qu'il résolut de ne plus respecter le traité que les alliés avaient rompu les premiers. Sans dire mot de ses intentions, il resta tranquillement à Elbe, écrivant de là en octobre, au duc de Toscane, pour le prier de lui donner des nouvelles de sa femme et de son fils; mais cette tentative fut aussi infructueuse que les précédentes.

Pendant ce temps Marie-Louise finissait sa cure à Aix-les-Bains, où Neipperg l'accompagnait sur le clavecin quand elle chantait ses romances sentimentales, et où il avait si bien réussi à lui plaire, qu'il était devenu son cavalier habituel. Tous les jours il prenait un peu plus d'ascendant sur cette jeune femme, et pendant un voyage en Suisse, il parvint à être presque constamment avec elle, malgré la présence de son secrétaire Méneval, de sa dame d'honneur et d'autres Français qui étaient encore à son service. Ses avances furent faites avec tant de précautions, que les amis de Napoléon ne se doutèrent même pas de ses intentions, jusqu'à ce que Marie-Louise eût donné dans le piège.

Marie-Louise, ravie de se trouver avec un cavalier si accompli, qui satisfaisait toutes ses fantaisies, et était toujours aux petits soins pour elle, fut aux anges, et oublia entièrement mari et enfant. Ce fut avec Neipperg qu'elle visita le château de Habsbourg, berceau de ses aïeux, et quand il y trouva un fer de lance, qu'il lui présenta en guise de souvenir, elle en fit

monter des parcelles dans des bagues qu'elle présenta à tous ceux qui avaient été de la partie. Voyageant ainsi, tout doucement, Marie-Louise, dont la santé s'était tout à fait rétablie, revint enfin à Schönbrunn, où son fils l'attendait, et où elle se prépara à rester jusqu'à ce que le Congrès l'eût mise en possession du duché de Parme.

La capitale était bien gaie alors, car tandis que les ministres discutaient les questions politiques au Congrès, les alliés s'amusaient à qui mieux mieux, et les bals, les dîners, les parties en traîneau n'en finissaient pas. Tout le monde dansait et s'en donnait à cœur joie, sauf Marie-Louise, qui se trouvait toute chagrine de ne pouvoir participer à ces fêtes, car bien qu'elle ne brillât pas dans le monde, elle avait pris la douce habitude d'être partout la première et la plus considérée. En outre, la famille impériale, absorbée par ses devoirs d'hospitalité, la négligeait un peu, et Marie-Louise en vint enfin à croire que Neipperg était seul à s'intéresser à son sort, et à s'efforcer de lui obtenir le duché de Parme. Il eut d'ailleurs grand soin de ne pas la désabuser à ce sujet, et continua si adroitement la tâche que Metternich lui avait imposée, que Talleyrand put bientôt écrire en France : « L'impératrice, livrée à ***, ne prend pas même le soin de cacher son goût bizarre pour cet homme, qui est autant maître de son esprit que de sa personne.» Le fait est que Marie-Louise, jeune et faible de caractère comme elle l'était, ne pouvait manquer de tomber dans le piège si habilement tendu par des diplomates tels que Metternich, Talleyrand et Neipperg. Son père, qui aurait dû la protéger, non seulement permettait à ses ministres de faire tout

ce qu'ils voulaient, mais il finit même par croire qu'il vaudrait bien mieux que le mariage de sa fille fût rompu, non pas ouvertement et avec fracas, mais secrètement et sans bruit. On lui persuada aussi, que Marie-Louise serait infiniment plus heureuse à Parme, unie par un mariage secret à Neipperg, que si elle restait fidèle à ses devoirs d'épouse de Napoléon. Ce raisonnement inique, qu'il aurait sans doute répudié avec indignation dans d'autres circonstances, fut si adroitement présenté au pauvre François II, qu'il se laissa convaincre, et sacrifia ainsi sa fille d'une manière bien autrement cruelle que lorsqu'il avait consenti à la donner en mariage à Napoléon, cinq ans auparavant.

Neipperg, qui se prêta de si bonne grâce à cet acte infâme, était d'ailleurs précisément l'homme qu'il fallait à Talleyrand et à Metternich; il avait déjà enlevé une femme mariée, qu'il avait épousée, il est vrai, après son divorce, mais il y avait déjà fort longtemps que le couple faisait ménage à part. La comtesse de Neipperg étant morte pendant que le conseil de Vienne siégeait encore, son mari se trouva libre de contracter de nouveaux liens, dès que le moment propice serait venu.

La grand'mère de Marie-Louise, la seule qui eût peut-être vu et déjoué les menées de Metternich et de Talleyrand, était malheureusement morte, et la dame d'honneur, qui avait suivi l'impératrice en Autriche, était sérieusement malade et sur le point de trépasser aussi. La pauvre jeune femme, laissée sans guide, s'abandonna donc entièrement aux conseils de Neipperg, qui lui fit croire tout ce qu'il voulut, et qui

promit de l'accompagner à Parme comme premier ministre. Mais, tout en étant réellement son maître, il eut l'adresse de poser toujours comme son humble serviteur, et cette preuve de tact lui permit de retenir toute son influence sur ce caractère vain, mou et égoïste.

Le Congrès traînait en longueur, car les alliés se querellaient beaucoup et regrettaient déjà vivement d'avoir cédé l'île d'Elbe à Napoléon, qu'ils parlaient d'exiler à Sainte-Hélène, ou même plus loin. Instruit de ces intentions hostiles par ses agents secrets, Napoléon saisit la première occasion favorable de s'échapper, et débarqua tout à coup en France, avec quelques amis et quelques centaines d'hommes, pour reconquérir l'empire qu'il avait perdu onze mois auparavant. En touchant le sol français, Napoléon s'écria triomphalement: « le Congrès est dissous,» et il ne se trompait pas, car dès que la nouvelle de son départ de l'île parvint à Vienne, les alliés cessèrent tout à coup de se chamailler, et unirent promptement leurs forces pour lui faire la guerre à outrance.

Marie-Louise apprit la grande nouvelle en revenant d'une promenade à cheval, où Neipperg avait été, comme d'habitude, son cavalier servant. Il la connut donc en même temps qu'elle, et lui conseilla d'écrire immédiatement au Congrès, protestant qu'elle n'était nullement complice de la fuite de son mari, et se plaçant sans réserve sous la protection des ennemis de la France. On dit que cette lettre, dictée par Neipperg, donna le coup de grâce à Napoléon, et peu de jours après les alliés quittèrent Vienne pour rejoindre leurs troupes, qui n'avaient pas encore été débandées.

L'histoire du retour de l'île d'Elbe est bien connue.

Napoléon, débarqué avec quelques soldats seulement, marcha néanmoins tout droit vers Paris, où il arriva le 20 mars, 1815, sans coup férir, et où il fut reçu avec un enthousiasme qui toucha au délire. Toutes les troupes envoyées contre lui avaient jeté bas les armes en l'apercevant, et le Maréchal Ney, qui avait juré de le ramener à Paris dans une cage de fer comme une bête féroce, fut un des tout premiers à lui jurer fidélité. A Grenoble et à Lyon, Napoléon s'adressa à Marie-Louise pour la prier de revenir en France avec son fils, aussitôt que possible, mais, voyant qu'elle ne venait pas, il écrivit, le 1er avril, à l'empereur d'Autriche, pour réclamer formellement « l'objet de mes plus douces affections, mon épouse et mon fils.»

La seule réponse qu'il reçut à cette lettre touchante fut une déclaration de guerre, et quand il envoya un agent secret à Vienne pour tâcher d'enlever sa femme ou son fils, le petit Roi de Rome fut placé sous l'égide de son grand-père. Marie-Louise se laissa prendre son fils sans murmurer, mais Madame de Montesquiou, qui avait suivi et soigné le petit prince avec un dévouement exemplaire, se montra inconsolable quand on lui signifia que ses services n'étaient plus nécessaires. Avant de remettre l'enfant à son aïeul, elle exigea qu'on lui donnât un certificat, signé par l'empereur lui-même, ainsi que par son médecin, témoignant qu'elle leur livrait l'enfant en parfaite santé physique et mentale. Le pauvre petit, tout triste de se trouver séparé de « Maman Quiou » qu'il adorait, et entouré de domestiques allemands, devint tout à coup sérieux et triste, et perdit tout son entrain. Cependant, son grand-père apprit bientôt à aimer tendrement cet enfant in-

telligent, qui jouait si tranquillement dans un coin de son cabinet, pendant que lui s'occupait des affaires d'état.

On dit qu'il en coûta moins à Marie-Louise de laisser aller son fils à Vienne, que de voir partir le fidèle Neipperg, qui entreprit de suite une correspondance volumineuse et suivie, car il savait de quelle importance il était de maintenir son influence sur l'esprit vacillant de Marie-Louise. Dans ces lettres il lui donnait force conseils et instructions, mais si adroitement, que Marie-Louise croyait agir de son propre chef quand elle faisait ce qu'il lui avait recommandé. Elle avait si complètement oublié son mari, que son oncle ne se gêna pas pour lui dire en apprenant l'évasion de Napoléon: « Ma pauvre Louise, je te plains; ce que je désire pour toi et pour nous, c'est qu'il se casse le cou.»

Le petit Roi de Rome, par contre, était d'une loyauté et d'une fidélité à toute épreuve, et tout petit qu'il était, Madame de Montesquiou lui avait inspiré un vrai culte pour son père pour lequel il priait tous les soirs. Cet enfant avait déjà quelques petites connaissances de lecture, de géographie et d'histoire, et bien qu'on ne lui eût rien dit de ce qui s'était passé, il avait saisi bien des choses. Un jour, quand on lui annonça la visite du vieux Prince et Maréchal de Ligne, il demanda gravement si c'était un des maréchaux qui avaient trahi son père. Quand on l'eut rassuré, il se montra fort gracieux envers son visiteur, qui se dit si charmé de sa grâce et de son intelligence qu'il revint souvent le voir et joua avec lui aux soldats, son jeu favori.

Cet enfant charmant manquait cruellement à son père qui raffolait de lui, et qui, ne pouvant supporter les

Tuileries qui lui rappelaient tant de souvenirs et lui paraissaient si vides, alla s'installer à l'Élysée, où on le trouva plus d'une fois, les larmes aux yeux, en contemplation devant le portrait de son fils. Comme sa femme remettait ses lettres à son père sans même les ouvrir, il cessa bientôt de lui écrire, mais Méneval le tenait au courant de ce qui se passait à Vienne, et tout en cherchant à excuser l'impératrice de son mieux, essayait de lui faire comprendre tout doucement l'état actuel des choses, en faisant des remarques comme celle-ci : « L'impératrice est vraiment bonne, mais elle est bien faible. Il est fâcheux qu'elle n'ait pas un meilleur entourage.»

Méneval cherchait, de toutes les manières, à épargner tout reproche à Marie-Louise, mais il faut avouer que, sous certains rapports, sa conduite n'était guère justifiable. S'apercevant enfin que sa présence à Schönbrunn était plus qu'inutile, il se prépara à retourner en France auprès de l'empereur. Quand il prit congé de Marie-Louise, elle versa quelques larmes, lui fit cadeau d'une tabatière, et dit : « Je sens que tout rapport va cesser entre moi et la France, mais je conserverai toujours le souvenir de cette terre d'adoption. Assurez l'empereur de tout le bien que je lui souhaite. J'espère qu'il comprendra le malheur de ma position. Je ne prêterai jamais la main à un divorce, mais je me flatte qu'il consentira à une séparation amiable, et qu'il n'en concevra aucun ressentiment. Cette séparation est devenue indispensable. Elle n'altérera pas les sentiments d'estime et de reconnaissance que je conserve.»

Méneval crut pendant un moment que ses adieux au Roi de Rome seraient aussi peu consolants que ceux

à l'impératrice, car l'enfant resta timide et taciturne. Mais avant son départ, le petit prince le tira à l'écart, et quand Méneval lui demanda ce qu'il faisait dire à son père, il lui chuchota tout doucement à l'oreille: « Monsieur Méva, vous lui direz que je l'aime toujours bien.»

En arrivant à Paris, Méneval passa plusieurs heures en tête-à-tête avec l'empereur, qui doit avoir découvert alors l'état actuel des choses, car il cessa dorénavant de parler du retour de sa femme ou de son fils, et, quand il se trouvait seul, il paraissait souvent profondément abattu. Cependant, soit orgueil, soit pitié, soit même un reste d'amour, il ne se plaignit jamais de Marie-Louise, et déclara jusqu'à la fin qu'il n'avait jamais eu lieu que de se louer d'elle. Il la décrivit comme « l'innocence avec tous ses attraits » et « la vertu même »; et une fois seulement, en parlant de Joséphine, laissa échapper les mots « celle-là au moins ne m'aurait pas abandonné! » Sa réserve ou son habileté a été telle qu'à l'heure qu'il est, on se demande encore si Napoléon s'est jamais rendu compte qu'il avait été supplanté dans le cœur de sa femme. Mais on prétend avoir remarqué que la chanson populaire:

> « Ah! dis donc, Napoléon,
> A' n' vient pas ta Marie-Louise! »

lui faisait de la peine, et qu'il pâlit un peu quand les soldats, au Champ de Mai, lui crièrent, qu'ils iraient à Vienne chercher sa femme et son fils.

Au lieu de marcher sur Vienne, les armées de Napoléon se concentrèrent au Nord, où elles rencontrèrent les alliés à Waterloo. Cent jours, à peine, s'étaient

écoulés depuis que Napoléon avait débarqué en France, quand il se trouva battu à plate couture et forcé d'abdiquer une seconde fois, en faveur de son fils, qui, à cause de cela, est appelé Napoléon II. Mais, plutôt que d'établir une régence comme l'empereur le suggérait, le Sénat rappela Louis XVIII une seconde fois, et Napoléon alla se réfugier sur une frégate anglaise, qui, par trahison, l'emmena à Sainte-Hélène, au lieu de le débarquer en Angleterre ou en Amérique. Gardé à vue dans cette île déserte, Napoléon y languit pendant six ans, et y mourut enfin d'un cancer à l'estomac, le 5 mai, 1821.

La nouvelle de la victoire de Waterloo fut reçue avec de grandes démonstrations de joie à Vienne, où l'on savait si bien que Marie-Louise n'avait plus la moindre sympathie pour son mari, qu'on osa même lui offrir une sérénade en honneur de sa défaite! Loin d'être blessée par ce manque de tact, Marie-Louise eût voulu prendre part aux réjouissances publiques, mais heureusement qu'on l'en empêcha. Tandis que tout le monde, même ses ennemis, plaignait Napoléon, elle seule n'avait ni un mot ni une larme pour lui, et ne rêvait que le retour de Neipperg, et les délices de Capoue à côté de cet ami dévoué, qui occupait déjà toutes ses pensées.

C'est parce que Marie-Louise, tout en refusant de réclamer un divorce, — qui ne lui aurait probablement pas été accordé — abandonna son mari pour en épouser secrètement un autre, que tout le monde la méprise. On lui aurait peut-être pardonné sa faiblesse, son manque d'énergie, et même de droiture, mais on ne peut oublier que la femme qui aima passionnément

Napoléon heureux, le renia complètement dès que la fortune changea et qu'il se trouva malheureux! Elle abandonna non seulement son mari, mais elle consentit aussi à se séparer de son fils, pour obtenir le duché de Parme. Ce fils resta donc à Vienne, où il fut élevé sous les yeux de son grand-père, tandis que Marie-Louise, accompagnée de l'indispensable Neipperg, se rendit à Parme, où elle arriva en avril, 1816. Là, elle régna nominalement, car tout le pouvoir fut en réalité remis entre les mains de Neipperg, dont le tact et la diplomatie ne lui firent jamais défaut.

Connaissant à fond le caractère de Marie-Louise, il trouva moyen de satisfaire ses goûts et sa vanité, sans sacrifier le moindre brin de son autorité. Entourée de personnes choisies par lui, ne recevant que ceux qu'il voulait bien lui permettre de voir, et ne lisant ni lettre ni communication qui ne passât par ses mains, Marie-Louise n'eut bientôt d'autres pensées que celles qu'il lui inspirait, ne fut que son écho, et devint ainsi une vraie « reine fainéante.» Ses lectures mêmes étaient toutes dirigées par son factotum, et on dit qu'il se plut à lui faire lire toutes les calomnies publiées sur Napoléon, afin de l'en dégoûter à tout jamais.

D'ailleurs la seule préoccupation de Marie-Louise semble avoir été que l'empereur ne réussît à s'échapper du rocher de Sainte-Hélène comme il l'avait fait de l'île d'Elbe, et qu'il ne revînt troubler son bonheur! De temps à autre de telles rumeurs se faisaient entendre en Europe, et elles ne causaient nulle part plus d'émoi désagréable qu'à la cour de Parme, dans le cœur de l'épouse infidèle, qui avait déclaré un jour qu'elle

aimerait hâter le retour de ce même mari aux dépens de quelques années de sa propre vie!

Une fois par an, Marie-Louise allait à Vienne, toujours accompagnée de l'astucieux Neipperg, pour faire visite à son fils qui grandissait à vue d'œil, montrait une vive intelligence, et était devenu le favori de son grand-père.

[Dans son beau poème intitulé *Napoléon II,* Victor Hugo, en parlant de la chute du grand empereur, dit:

« L'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon!»

Cette dernière ligne, où le petit Roi de Rome est désigné sous le sobriquet pittoresque de l'Aiglon, a fourni à M. Edmond Rostand le titre d'un drame en vers, dans lequel il dépeint, en scènes saisissantes, les aspirations du fils de Napoléon et sa mort pathétique à la fleur de l'âge. Pour construire cette pièce émouvante, le poète a eu recours à tout son génie, et, donnant libre cours à son imagination, a exagéré l'importance de certaines données historiques, pour donner plus d'éclat à son drame. Il a donc mis en scène un Duc de Reichstadt, admirable sans doute, mais pas très véridique, dont l'enthousiasme héroïque est entraînant. Marie-Louise y figure aussi, non telle que l'histoire nous la dépeint, égoïste et peu intéressante, mais comme coquette achevée, qui, après avoir oublié et Napoléon et Neipperg, cherche à se procurer un troisième mari. Il va sans dire que « L'Aiglon » et la

Marie-Louise de Rostand sont bien autrement pittoresques et touchants que ceux de l'histoire, et il est intéressant de voir le parti habile que le poète a tiré des moindres indices qui pouvaient colorer son drame, et de mettre la réalité en présence de la poésie.]

Le fils de Napoléon, appelé à tour de rôle Roi de Rome, Prince Impérial, Napoléon, et François, Duc de Reichstadt (d'après une terre qu'il devait recevoir en Autriche après la mort de sa mère), écrivait régulièrement à sa mère et à Neipperg, et quand ils venaient à Vienne, leur faisait toujours bon accueil. Et cependant on voyait bien que, malgré la déférence filiale dont il ne se départait jamais en présence de sa mère, il préférait, somme toute, son grand-père, dont il avait été le commensal habituel depuis l'âge de quatre ans. Il est probable que l'enfant ne se douta pas d'abord des nouveaux liens contractés par sa mère, car on n'en parlait ouvertement ni à Vienne ni à Parme, et d'ailleurs, connaissant son culte pour son père, on aurait sans doute craint de lui faire de la peine en lui laissant apercevoir que sa mère avait manqué à ses devoirs de femme et d'épouse.

L'empereur, à Sainte-Hélène, était aussi bien loin de se douter de l'état des choses à Vienne et à Parme. Il parlait cependant souvent de sa femme, mais toujours avec respect et avec tendresse. Un jour, assis au coin du feu, il s'amusa même à rêver tout haut et à bâtir des châteaux en Espagne, et dit: « Si j'étais libre aujourd'hui, je trouverais un grand bonheur à parcourir incognito l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, à méditer sur tout ce que je verrais. Me voyez-vous à Vienne ou à Parme, surprenant l'im-

pératrice à la messe ou dans une promenade? Que ce serait amusant! »

Il souriait en parlant ainsi, mais Marie-Louise, qui était furieuse quand les Italiens parlaient de son mari, et qui avait prohibé dans ses États la vente d'un livre dans lequel on faisait son éloge, n'aurait guère trouvé une pareille surprise à son goût. Quand les amis de Napoléon s'indignaient de ce qu'il ne reçût aucune lettre de sa femme (qui n'offrit jamais de le rejoindre et n'essaya jamais d'adoucir sa captivité), il la défendait toujours en disant: « Je crois que Marie-Louise est tellement circonvenue à mon sujet, qu'elle pourrait être, sous ce rapport, considérée comme peu maîtresse de sa volonté. J'ai toujours eu lieu de me louer de ma bonne Louise, et je pense qu'il est entièrement hors de sa volonté de rien faire pour me secourir.»

Napoléon gardait le portrait de Marie-Louise sur sa cheminée à côté du buste de son fils, que Sir Hudson Lowe n'avait consenti à lui livrer qu'à grand'peine. Un botaniste allemand, qui avait récemment vu le Roi de Rome à Vienne, et qui avait réussi à faire parvenir à l'empereur une boucle blonde et une petite lettre que l'enfant avait tracée, ne put cependant jamais obtenir d'entrevue avec le malheureux prisonnier des Anglais.

Pendant ce temps, Marie-Louise ne pensait qu'à elle-même, et en écrivant à l'ancien secrétaire de Napoléon se disait « parfaitement heureuse et contente de la situation dans laquelle je me trouve.» Oui, heureuse, séparée de son fils, et sachant que son mari était malheureux et souffrant! Quand ce mari fut obligé de dire adieu à son secrétaire Las Cases, à son

médecin O'Meara, et à son ami Gourgaud, il les pria instamment de faire parvenir de ses nouvelles à sa femme, mais bien qu'ils s'acquittassent fort consciencieusement de ce devoir, Marie-Louise ignora leurs lettres ou n'y répondit que sous la dictée de Neipperg. Elle ne fit pas non plus la moindre démarche pour améliorer le sort du prisonnier, malgré des supplications touchantes comme celle du Général Gourgaud, qui finit par ces mots : « Ah ! Madame, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, de votre réputation, de votre devoir, de votre avenir, faites tout pour sauver l'empereur ; l'ombre de Marie-Thérèse vous l'ordonne.»

Metternich savait mieux à quoi s'en tenir, car il annonça joyeusement à Marie-Louise qu'on venait de prendre de nouvelles précautions pour empêcher l'évasion du prisonnier de Sainte-Hélène, et elle reçut cette assurance avec la plus vive satisfaction.

Elle ne désirait pas revoir son mari, mais le duc de Reichstadt languissait d'embrasser son père, et bien qu'on ne lui en parlât jamais, et qu'il fût si petit, il paraissait souvent réfléchir au passé. Son gouverneur, en voyant les progrès qu'il faisait, se rendit compte enfin qu'on ne pourrait lui cacher beaucoup plus longtemps les faits qui se rattachaient à sa naissance. Quand il demanda à François II ce qu'il fallait faire, celui-ci répondit : « La vérité doit être la base de l'instruction du prince. Vous devez répondre librement à toutes les questions qu'il vous adressera ; c'est le meilleur et le seul moyen de calmer son imagination et de lui inspirer la confiance dont vous avez besoin pour le guider.»

Le jeune prince, voyant qu'on n'évitait plus de lui répondre, fit maintenant force questions à ses maîtres, qui y répondirent franchement, et bien que quelques écrivains nous disent qu'on le laissa dans une ignorance crasse de son origine illustre et de la vie de son père, ce semble n'avoir été que pendant sa première enfance. En 1820, quand naquit « l'enfant du miracle » — le futur Comte de Chambord ou Henri V — l'espoir du parti royaliste, les Bonapartistes commencèrent à parler de leur côté du « fils de l'Homme » par pur esprit de contradiction.

L'Homme, Napoléon, souffrait déjà depuis longtemps de la maladie cruelle qui devait l'emporter sous peu, et en 1821 il écrivit son testament. Il dicta aussi parmi ses instructions pour son fils ces mots mémorables: « Mon fils ne doit pas songer à venger ma mort, il doit en profiter. Que le souvenir de ce que j'ai fait ne l'abandonne jamais! Qu'il reste toujours, comme moi, français jusqu'au bout des ongles.»

Il pensa aussi à sa femme, car il dit à son médecin, seulement quelques jours avant son trépas: « Je désire que vous preniez mon cœur, que vous le portiez à Parme, à ma chère Marie-Louise. Vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, que je n'ai jamais cessé de l'aimer; vous lui raconterez tout ce qui se rapporte à ma situation.»

Huit jours après Napoléon était mort, et son geôlier, Sir Hudson Lowe, écrivit immédiatement à Lady Holland, dame anglaise, qui avait essayé d'adoucir le sort du captif par des envois fréquents de livres et de journaux. Quant à Marie-Louise, elle n'apprit le décès de Napoléon que par les journaux, et quand

la nouvelle fut officiellement confirmée, elle prit le deuil et assista à une messe funèbre dans sa chapelle, où le défunt ne fut jamais désigné autrement que comme « l'époux de notre duchesse.»

Cette perte produisit une impression bien autrement douloureuse sur le fils de Napoléon, qui l'apprit à Schönbrunn, le 22 juillet, 1821. Cet enfant, qui n'avait que dix ans, et qui n'avait pas vu son père depuis si longtemps, porta non seulement le deuil dans les vêtements, mais aussi dans l'âme.

Trois mois après la mort de Napoléon, son médecin, qui n'avait pu remplir ses dernières volontés, et qui avait été obligé de laisser son cœur à Sainte-Hélène, se présenta à Parme, où Neipperg le reçut avec la plus grande courtoisie, tout en lui annonçant que Marie-Louise était bien trop souffrante pour le recevoir. Il lui présenta en son nom un petit souvenir, et lui dit que Marie-Louise « se plaisait à rendre à Napoléon mort le culte qu'elle lui avait voué pendant sa vie.»

Le pauvre médecin crut ce gros mensonge, et fut donc tout surpris de voir l'archiduchesse au théâtre le même soir. Il remarqua alors ses vêtements de deuil et sa pâleur, qu'il attribua, mais à tort, au chagrin qu'elle ressentait de la mort de son mari. Le fait est que Marie-Louise, encouragée par son père et par d'autres qui auraient au contraire dû faire tout ce qu'ils pouvaient pour la maintenir dans la voie du devoir et de la vertu, s'était oubliée au point d'épouser secrètement le général, comte de Neipperg, duquel elle avait déjà eu deux enfants, et la pâleur qui toucha tant le médecin de Napoléon provenait de la naissance toute récente d'un fils!

Bien que Marie-Louise ne se fût jamais inquiétée de Napoléon vivant, elle écrivit immédiatement au gouvernement anglais pour réclamer, tant en son propre nom qu'en celui de son fils, la succession de l'empereur mort, réclamation à laquelle les Anglais ne firent d'ailleurs aucune attention. Les objets que Napoléon avait légués à son fils ne lui parvinrent donc pas, et il n'aurait peut-être jamais eu connaissance du testament de son père, si les compagnons d'exil de l'empereur n'eussent publié des Mémoires dans lesquels ils décrivirent minutieusement sa vie et sa mort, et où ils citèrent en entier le texte du testament. Le jeune prince, ayant atteint l'âge de l'adolescence, lut tous ces ouvrages, et doué d'une imagination de feu et d'une ambition égale à celle de son père, il passa dorénavant tout son temps à faire des songes couleur de rose, où lui aussi retournerait en France, et où il serait fêté et adoré comme dans son enfance. Cependant, il se contentait alors de rêver à l'avenir, et ne faisait part à personne de ses aspirations. Sa mère, qui lui faisait visite une fois par an, ne s'en doutait pas. Il eut pendant des années une correspondance avec le Général Neipperg, correspondance qui doit être publiée sous peu et qui éclaircira sans doute bien des points encore obscurs dans l'histoire de ce jeune homme. Il est probable qu'après la mort de Napoléon on ne lui cacha plus le second mariage de sa mère qui continua à mener sa vie calme et tranquille à Parme. Lamartine, qui alla la voir là, en 1827, nous dit : « Elle parle du passé comme d'une époque historique qui ne tient plus à elle ni au temps présent. L'impératrice et Marie-Louise sont deux êtres absolu-

ment séparés en elle; elle est loin de rien regretter, car elle est heureuse dans ses relations nouvelles.»

Les « relations nouvelles » dont il parle ainsi, c'était le mariage secret avec Neipperg, qui n'était nullement aussi récent que Lamartine semble le croire. Marie-Louise devait cependant bientôt pleurer ce premier ministre, qui avait toujours gouverné ses États avec tant de sagesse, car le comte de Neipperg tomba malade en 1829, et mourut sans lui avoir laissé d'instructions pour l'avenir. Marie-Louise répandit des larmes abondantes pour « le cher général,» auquel elle fit élever un beau mausolée. Mais bien qu'elle déclarât son « cœur mort pour toujours au bonheur,» son chagrin pour Neipperg, — qui ne l'avait plus quittée depuis 1815, — ne devait guère durer plus longtemps que son deuil pour Napoléon, et on la vit au spectacle moins de six semaines après le décès de ce fidèle serviteur. Pour se distraire, elle entreprit aussi un nouveau voyage en Suisse, et eut l'air d'en jouir tout autant que de celui qu'elle y avait fait avec Neipperg, en 1814.

Le duc de Reichstadt, ayant atteint presque toute sa croissance, commençait à attirer beaucoup d'attention à Vienne où on l'aimait et l'admirait beaucoup. Son grand-père décida enfin qu'il était temps qu'il fît son début dans les salons viennois, aussi bien que sur le Prado, où on le voyait souvent, montant un cheval fougueux avec grâce et dextérité. Le peuple le connaissait donc fort bien de vue, et les conseillers de l'empereur avaient souvent parlé à cet enfant intelligent, qui avait grandi sous leurs yeux dans le cabinet de son grand-père. Mais le beau monde ne l'avait

jamais vu de près, et on se demandait avec curiosité si le fils de Napoléon avait hérité de son génie.

Le jeune duc débuta donc au bal de l'ambassadeur anglais, Lord Cowley, où sa haute taille, ses cheveux blonds et bouclés, son teint frais, et surtout le regard de feu de ses beaux yeux bleus firent grand effet sur les cœurs susceptibles des jolies Viennoises. Le jeune homme n'était nullement insensible à ce triomphe, paraît-il, quoiqu'il ne semble pas y avoir un mot de vrai dans les histoires qu'on a fait circuler depuis, de son amour pour certaines belles dames et entre autres pour la danseuse Fanny Elssler. En tout cas, sa plus grande joie fut de rencontrer à ce bal l'ancien compagnon d'armes de son père, le maréchal Marmont. Il sembla entièrement oublier que c'était la défection de celui-ci qui avait donné le coup de grâce à l'empire, entra vivement en conversation avec lui, et montra tant de plaisir en parlant à ce témoin des hauts faits de son père, que l'empereur d'Autriche engagea Marmont à lui faire un cours d'histoire moderne qui dura à peu près trois mois.

Le fils de Napoléon écouta avec enthousiasme les récits de Marmont, et révéla une intelligence si vive, que le maréchal nous a depuis assuré que si le fils eût vécu, il eût peut-être égalé le génie militaire de son père. Le jeune duc fit aussi, à peu près à cette époque, la connaissance d'un officier autrichien, M. de Prokesch-Osten, qui avait écrit un mémoire sur la bataille de Waterloo. Cet homme, quoique plus âgé que le duc de Reichstadt, devint bientôt son ami et son confident, et le jeune homme lui fit part de ses rêves d'avenir, lui parlant à cœur ouvert, chose qui, paraît-

il, ne lui était jamais arrivée depuis son enfance, quand on l'avait arraché des bras de « Maman Quiou.»

Cet ami a témoigné depuis, que le fils de Napoléon avait un esprit poétique, une âme de feu, une imagination sans bornes, et un élan et un enthousiasme qui ne pouvaient manquer d'entraîner tous ceux qui entendait ses discours éloquents. Lui aussi nous apprend que le duc, malgré sa jeunesse, possédait déjà une connaissance remarquable du caractère humain, qu'il jugeait du premier coup d'œil, mais avec beaucoup de justesse, et que son talent militaire était fortement marqué.

La France se trouvait alors à la veille d'une nouvelle révolution, et les bonapartistes voulaient à toute force rappeler Napoléon II. L'empereur d'Autriche hésita à consentir à ce changement, car il pensait que si son petit-fils remontait sur le trône de France, les Italiens, qui adoraient le nom de Bonaparte, se prononceraient en sa faveur. Si François II avait été parfaitement sûr que l'Autriche n'y perdrait rien, il aurait, peut-être, permis au duc de retourner en France. Mais dans le doute, il lui défendit toute communication avec les parents de son père, ou avec les principaux bonapartistes. Ceux-ci s'obstinèrent cependant à communiquer avec le jeune Napoléon à tout prix, et eurent recours à divers moyens.

Une nièce de Napoléon, la comtesse de Camerata, vint, paraît-il, déguisée à Vienne, où, après deux tentatives infructueuses, elle réussit enfin à faire parvenir au jeune duc de Reichstadt un billet, dans lequel elle lui demandait une entrevue. Conseillé par son ami Prokesch, celui-ci refusa d'entrer en communication

clandestine avec sa cousine, qui s'en retourna comme elle était venue, sans avoir trouvé moyen de faire autre chose que de baiser la main de l'héritier de Napoléon I.

Rostand a profité de cet épisode pour faire conspirer le duc de Reichstadt, bien qu'on nous assure qu'il ne fit en réalité rien de pareil. Au contraire, il attendit plus ou moins patiemment le développement des événements, car son grand-père lui avait dit en 1831 : « Si le peuple français te demandait, et si les alliés y consentaient, je ne m'opposerais pas à te voir monter sur le trône de France.»

François II semble avoir pensé qu'il y avait bon espoir de le voir empereur à son tour, car il lui dit une autre fois : « Tu n'auras pas plus tôt paru sur le pont de Strasbourg, que c'en sera fait à Paris des Orléans.» Cependant, la révolution s'accomplit en France, et malgré le mécontentement des partis opposés, Louis-Philippe s'affermit petit à petit sur le trône, où il devait se maintenir jusqu'en 1848.

Tous les beaux rêves du duc de Reichstadt tombèrent donc à l'eau, et l'empereur d'Autriche, voulant le dédommager de sa déception et l'arracher à une vie qui pût engendrer la mélancolie, lui permit enfin de rejoindre son régiment, bien que les médecins l'eussent prévenu que son petit-fils n'était nullement robuste. Ils disaient qu'une croissance trop rapide et un cerveau trop actif avaient donné au jeune duc la taille et l'intelligence d'un homme fait, tandis que ses poumons et son estomac n'étaient encore que ceux d'un enfant.

Le duc se lança avec tant d'ardeur dans sa nouvelle

carrière, qu'il ne tint aucun compte de la fatigue qu'il ressentait après tout exercice violent, et quand ses forces lui faisaient défaut, il disait avec colère: « J'en veux à ce misérable corps qui ne peut pas suivre la volonté de mon âme.»

Alors son médecin lui répondait: « Il est fâcheux que Votre Altesse n'ait pas la faculté de changer de corps comme elle change de chevaux quand elle les a fatigués; mais je vous en conjure, Monseigneur, faites attention que vous avez une âme de fer dans un corps de cristal, et que l'abus de la volonté ne peut que vous devenir funeste.»

Le jeune homme était trop ardent pour prêter l'oreille à ces paroles, dictées par la prudence, et continua à vouloir s'endurcir à la fatigue en se soumettant à un régime trop héroïque pour un corps débile. Quand le médecin s'aperçut enfin que la voix lui manquait, après avoir commandé l'exercise, il alla trouver l'empereur, qui fut obligé d'ordonner à son petit-fils de quitter son poste et de se rendre à Schönbrunn pour se faire soigner. Le duc de Reichstadt, livide de colère, obéit, mais en sortant du cabinet de son grand-père il dit au médecin: « C'est donc vous qui me mettez aux arrêts! »

Cette colère, si naturelle chez un jeune homme, fut cependant de courte durée, et fit bientôt place à une humeur plus raisonnable. Le duc de Reichstadt consentit même à se soigner, mais c'était trop tard. Il était déjà phthisique, et quoique son énergie morale et mentale ne lui fit pas encore défaut, son corps s'affaiblissait toujours. Comme il arrive souvent avec les maladies pulmonaires, il eut des hauts et des bas, et

tandis qu'il désespérait parfois, en général il s'imaginait se remettre sous peu. Son grand-père, n'osant le perdre de vue pour raisons politiques, l'empêcha de voyager, et il passa donc l'hiver exposé au climat froid et brumeux de Vienne ce qui ne fit que hâter sa fin.

Une petite amélioration lui permit de rejoindre son régiment une seconde fois, mais après quelques jours le duc se trouva de nouveau dans un état si alarmant, qu'il fut obligé de retourner à Schönbrunn, où il devait lutter avec la mort jusqu'à ce qu'elle le terrassât. Le pauvre « aiglon » se sentant les ailes coupées, dépérissait à vue d'œil, et son ami Prokesch, qui connaissait toutes ses ambitions, dit après sa mort: « Le prince a succombé au chagrin qui le dévorait et qui était le résultat de sa situation et de l'inactivité à laquelle étaient condamnées ses plus nobles facultés. Il m'est impossible de renoncer à la conviction qu'une jeunesse heureuse et active aurait contribué beaucoup à fortifier son corps, et que l'arrêt qu'a subi le développement des organes a été le résultat des souffrances morales.»

Au printemps de 1832, le duc de Reichstadt, qui avait passé l'hiver auprès de son grand-père à Vienne, retourna à Schönbrunn, où, assis sur le balcon, en plein soleil, il reprit un peu de force, tout en épiant les signes du dernier printemps qu'il devait passer sur cette terre. Prêt à saisir la moindre lueur d'espoir, le prince profita de ce mieux pour reprendre ses exercices à cheval, et fit de nouveau une promenade furibonde sur son coursier fougueux. Mais les efforts qu'il fut obligé de faire pour maîtriser sa monture, le fatiguèrent bien plus qu'il ne voulait en convenir.

Néanmoins il insista pour faire une promenade en voiture, le même jour, et un vent froid s'étant élevé tout à coup, il fut transi jusqu'à la moelle des os, et revint chez lui grelottant de fièvre et aux prises avec une fluxion de poitrine.

Bien entendu, on prévint tout de suite sa mère, qui se mit immédiatement en route, mais qui fut obligée de s'arrêter à Trieste, auprès de son père, car elle tomba malade en chemin. Pendant ce temps, l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur d'Autriche actuel, passait presque tout son temps au chevet du jeune malade, qui l'avait toujours traitée en sœur et en amie. Voyant que la fin ne pouvait tarder, elle proposa à son cousin qu'ils communiassent ensemble. Napoléon y consentit, et bien qu'il s'imaginât qu'ils étaient seuls, tous ses amis assistèrent secrètement à ce sacrement, sachant que l'ange de la mort viendrait avant peu délivrer le jeune malade de tous ses maux.

L'archiduchesse Sophie resta avec lui aussi longtemps qu'elle le put, mais elle n'assista pas à ses derniers moments, car à cette époque elle mit au monde son second fils, Maximilien, le malheureux prince destiné à être fusillé au Mexique.

Dès que Marie-Louise put reprendre son voyage, elle se mit en route, et arriva à Schönbrunn juste à temps pour fermer les yeux à son fils, qui, en la voyant, lui tendit les bras et voulut se lever pour aller au-devant d'elle. Ses forces défaillantes ne le lui permettant pas, la rencontre de la mère et du fils fut vraiment navrante. Marie-Louise semblait sentir pour la première fois une tendresse réellement mater-

nelle pour ce fils, qu'elle soigna avec autant de dévouement que si elle avait toujours été mère exemplaire. Elle était toute seule auprès de lui, car l'archiduchesse Sophie était encore alitée, l'empereur d'Autriche ne revenait pas, — ne pouvant se résoudre à voir mourir son favori, — et Prokesch était alors en Italie. Pendant son séjour dans ce pays-là, il fit visite à Madame Lætitia, mère de Napoléon, qui, vieille et presque aveugle, le reçut avec joie, et le questionna avec empressement sur le petit-fils dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis bien longtemps, et qu'elle n'avait pas revu depuis sa troisième année. Elle pleura de joie en apprenant que le jeune homme ressemblait à son père de caractère, sinon de traits, et lui envoya son portrait avec sa bénédiction. Mais il ne reçut jamais cet envoi de son aïeule, car à l'heure même où elle parlait de lui et lui prédisait un avenir glorieux, il agonisait.

On était alors au beau milieu de l'été à Vienne, et les fortes chaleurs avaient tellement embrasé l'air, que tout le monde haletait. Les amis du duc de Reichstadt virent donc avec plaisir l'approche d'un orage, qui se déchaîna juste au-dessus de Schönbrunn, où la foudre tomba et abattit un des aigles dorés qui décoraient la façade. Cet accident parut de mauvais augure aux amis du duc, qui, s'apercevant d'ailleurs que la maladie avait fait de grands progrès, n'osèrent plus laisser le malade seul, bien qu'il les congédiât pour la nuit comme d'habitude.

Cachés derrière un paravent, ils virent le malade se dresser tout à coup sur son séant, et l'entendirent dire deux fois d'un ton déchirant : « Je succombe ! Je suc-

combe ! » Ils se précipitèrent vers lui et firent chercher Marie-Louise, qui arriva juste à temps pour recueillir les mots suprêmes de son fils « Ma mère, ma mère,» et saisir son dernier regard fixé douloureusement sur elle.

C'est ainsi que mourut le fils de Napoléon, le 22 juillet, 1832, onze ans jour pour jour après la réception de la nouvelle de la mort de ce père adoré, dans la même chambre où on la lui avait annoncée. Mais Napoléon était mort dans la force de l'âge, après une vie remplie de gloire et d'aventures, et son fils mourait à vingt et un ans, sans avoir réalisé un seul de ses rêves ambitieux !

Plus heureux que son père, le duc de Reichstadt quitta ce monde sans avoir connu la plupart des déceptions et des dégoûts de la vie, et son grand-père dit : « Je regarde la mort du duc comme un bonheur pour lui. Je ne sais si l'événement est heureux ou malheureux pour la chose publique. Quant à moi, je regretterai toujours la mort de mon petit-fils.»

Le duc de Reichstadt fut enterré dans le caveau impérial, que Napoléon avait visité après la bataille de Wagram, et où il ne se doutait guère que reposerait un jour ce fils si ardemment désiré. Tout près de là, dans le trésor impérial, était le beau berceau en vermeil, que la ville de Paris avait offert au Roi de Rome à sa naissance. Un aiglon au pied de ce meuble semble sur le point de prendre son essor, et fixe un œil ardent sur une étoile tenue par une statue de la Gloire, qui surmonte le dais d'où tombent de beaux rideaux. En parlant de la proximité étrange de son berceau et de sa future tombe, le jeune duc s'écria

douloureusement un jour : « Ma naissance et ma mort, voilà donc toute mon histoire ! »

Marie-Louise, toute éplorée à la mort de son fils, écrivit à une amie : « Je compte chacun de mes jours qui s'écoulent ; c'est un intervalle de moins qui me sépare d'un être si cher. Je souffre. Mais comment songer à se plaindre, quand on vient d'être témoin de si cruelles souffrances supportées avec tant de calme et de résignation ! »

Mais la douleur exagérée de Marie-Louise n'était jamais de longue durée, et la mort de son fils et celle de son père l'année suivante ne firent pas de profondes impressions sur son esprit mobile. Eux, aussi, furent bientôt oubliés, car Marie-Louise, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, était entièrement absorbée par une nouvelle passion pour le successeur de Neipperg, Charles de Bombelles. Français de naissance, il appartenait à l'ancienne aristocratie, et détestait cordialement le nom de Bonaparte. Il épousa morganatiquement Marie-Louise le 17 février, 1834, avec le consentement de la cour autrichienne. Le mariage fut cependant tenu secret, mais M. de Bombelles ne cacha nullement sa haine pour Bonaparte. Il détruisit même, de ses propres mains, une belle toilette de vermeil, qui appartenait à Marie-Louise, simplement parce qu'elle était surmontée du portrait de l'homme qu'il abhorrait. Cette toilette, un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, avait été évaluée à 250,386 francs ; Bombelles obtint 125,000 francs du métal, et envoya cette somme aux malades du choléra, car son aversion pour Napoléon était telle, qu'il ne voulut pas que sa femme y touchât.

Marie-Louise parut aussi heureuse que si sa vie n'avait connu aucune émotion violente, et les quatre années passées à Paris, et son premier mariage ne lui semblaient plus qu'un mauvais rêve. Quand on lui en parlait, elle se contentait de prendre une expression langoureuse et de dire qu'on l'avait sacrifiée en la donnant en mariage à Napoléon. Elle parlait toujours de son premier époux comme d'un aventurier, et elle dut donc être bien surprise quand elle apprit qu'on rapportait ses cendres à Paris, et qu'on rendait les plus grands honneurs à sa dépouille mortelle. Tous ceux qui avaient partagé la captivité de l'empereur furent invités aux Invalides, où leur fidélité reçut une juste récompense, mais si l'on pensa à Marie-Louise, à cette occasion-là, ce ne fut que pour la plaindre ou pour la mépriser d'avoir manqué si grièvement à tous ses devoirs.

Elle continua de mener une vie égoïste et paisible à Parme, et y mourut, en 1847, d'une fluxion de poitrine. Dans son testament elle donne la date de son dernier mariage, et lègue à Charles de Bombelles trois cent mille francs. Quoiqu'elle ne reconnût pas ses enfants par Neipperg, dont deux lui survécurent, elle leur laissa aussi quelque chose. Mais le duché de Parme, pour lequel elle avait sacrifié son mari, son fils et sa réputation, passa à sa mort à un étranger, ainsi que les alliés l'avaient stipulé.

Le corps de Marie-Louise fut transporté à Vienne, où il repose auprès de celui de son fils. Sa place dans l'histoire n'est guère enviable. Mais quand on se rappelle sa jeunesse, son inexpérience, son caractère peu énergique et son éducation banale, on com-

prend qu'elle ne pouvait guère se montrer à la hauteur des circonstances. Elle a été sacrifiée et trahie si vous voulez, mais elle s'est aussi montrée froide, égoïste et dépourvue de droiture de caractère. Si elle n'avait pas tant prétendu aimer Napoléon, on lui aurait plus facilement pardonné sa désertion, et si elle avait attendu la mort de son premier mari pour nouer de nouveaux liens, sa mémoire ne serait pas flétrie comme elle l'est aujourd'hui. Toujours est-il que Marie-Louise, appelée au ban de l'histoire, se trouve jugée et condamnée comme épouse infidèle, mère dénaturée, et femme sans vertu.

NOTES

NOTES

(The references are to page and line.)

Page 1. — 7. **ne . . . guère,** *scarcely* or *hardly.*

10. **avait . . . usage du monde,** *accustomed to society.*

19. **bête noire,** *bugbear.*

20. **souffre-douleur,** *scapegoat* or *victim.*

Page 2. — 2. **fort loin de se douter,** *very far from suspecting* or *imagining.*

6. **fait faire une liste,** *had had a list made.*

7. **à marier,** *marriageable.*

11. **il répugnait fort à sa mère,** *her mother was very loath.*

13–14. **ne souriait nullement à,** *was in no wise agreeable to.*

14. **tenait à être,** *was anxious to be.*

17. **venait à avoir lieu,** *were to take place.*

20. **lui donna à entendre,** *hinted to her.*

31. **en princesse bien apprise,** *like a well bred princess.*

Page 3. — 2. **sous peu,** *before long.*

14. **devait avoir lieu incessamment,** *was to take place without delay.*

19. **la tenait très serrée,** *kept a tight rein on her.*

Page 4. — 3. **il n'est pas mal,** *he is not bad-looking.*

10. **mariage par procuration,** *marriage by proxy.*

Page 5. — 7. **de grand matin,** *very early.*

24. **venaient de,** *had just;* the verb *venir,* followed by *de* and an infinitive, is generally translated by the verb *to have* and *just.*

30. **cérémonie de remise,** *official surrender* or *giving away of the bride.*

31. **à cette intention,** *for this purpose.*

Page 6. — 5. **la maison,** *the official household* or *personal attendants.*

9. **à cet effet,** *for this purpose.*

11. **à tour de rôle,** *in turn.*

18. **souhaiter la bienvenue,** *welcome her.*

22. **Braunau même,** *to the city of Braunau itself.* Braunau is on the Austrian frontier.

28. **la corbeille.** The wedding present offered by a French bridegroom to his bride includes wearing apparel, jewels, money, etc., in fact a whole outfit.

29. **produisit tout son effet** *made a fine impression,* was duly appreciated.

30. **raffolait de,** *was very fond of.*

Page 7. — 6. **voyons,** *come now, well.*

14. **prit cette dame en grippe,** *took a dislike to this lady, was prejudiced against,* etc.

25. **à huis clos,** *with closed doors, in private.*

27. **dames de service,** *ladies-in-waiting.*

28. **elles s'arrangèrent pour,** *they managed to, they contrived to.*

Page 8. — 5. **à partir de ce moment,** *from this time on.*

10. **se plut à faire la cour,** *took pleasure in courting.*

11. **il lui tardait tant,** *he so longed.*

27. **il n'y tint plus,** *he could not resist any longer, could not hold out,* etc.

28. **aller au-devant de,** *to go to meet.*

32. **à fond de train,** *at full speed,* speaking of a carriage.

Page 9. — 6. **la crotte,** *mud.* Napoleon's language was never elegant, and here he uses a vulgar expression.

9. **regarda de tous ses yeux,** *stared at him.*

10. **vous êtes bien mieux,** *you are much better looking.*

18. **s'était . . . passée à merveille,** *had gone off very well.*

19. **sut gré à,** *was very grateful to.*

27. **dîna en petit comité,** *dined privately.*

32. **de la part de,** *on the part of, from.*

Page 10. — 1. **y aller prendre,** *to go and get.*

10. **tout à fait défatiguée,** *quite rested.* This is not good French, but Marie Louise was an Austrian.

24. **avait fait faire**, cf. page 2, line 6.

25. **ne lui allait guère**, *was not very becoming, did not suit him very well.*

28. **le mariage civil**, *civil marriage;* this is indispensable in France.

32. **dîner de gala**, *state dinner.*

Page 11. — 3. **en grande tenue**, *in full dress.*

6. **carrosse à glaces du sacre**, the coach with large windows used for the coronation.

12. **arc de triomphe postiche**, *temporary triumphal arch.*

21. **tout le long du trajet**, *all along the course* or *line of march.*

24. **sa grand'tante**, *her great-aunt* (Marie Antoinette).

29. **la grand'messe**, *high mass.*

32. **les grands de la cour**, *the high court officials.*

Page 12. — 9. **son front se rembrunit**, "his brow darkened," *he scowled.*

12. **il se rasséréna**, *he cheered up* (it cleared).

15. **de grands transports d'allégresse**, *great demonstrations of joy.*

17. **on tira**, *they set off.*

Page 13. — 7. **avait fait venir**, *had sent for.*

14. **se jeta au cou de**, *fell on the neck of.*

18. **fit entendre**, *gave vent to.*

24. **pompe voulue**, *required pomp.*

31. **monter à cheval**, *to ride.*

Page 14. — 10. **elle se sentit assez d'aplomb**, *she felt safe enough, she had confidence enough.*

15. **avant peu**, *before long.*

20. **sauf le mari**, *excepting a husband.*

31. **encore jeune fille**, *still unmarried.*

Page 15. — 7. **avec qui que ce fût**, *with any one whatever.*

15. **à bout de ressources**, *did not know what to do.*

17. **ce petit manège**, *this little trick.*

18. **dont se piquait**, *on which . . . prided herself.*

23. **mal du pays**, *homesickness.*

24. **faisait rager un peu**, *teased a bit.*

31. **aller . . . faire un tour**, *to make a trip.*

Page 16. — 7. **ne se fit pas prier,** *did not need to be coaxed* or *urged.*

14. **dîners à foison,** *dinners galore.*

23. **un coup de vent,** *a gust of wind.*

Page 18. — 12. **mari grognon,** *a cross husband.*

13. **s'il se mêlait de lui faire la leçon,** *if he ventured to lecture her.*

15. **l'avait . . . menée tambour battant,** *had treated her so harshly.* A military expression.

16. **eut beaucoup d'égards pour,** *was very considerate to.*

18. **plus on le voit de près, plus,** *the more closely* (or *intimately*) *you see him, the more . . .*

31. **quitter M. L. d'une semelle.** *to stir from M. L.'s side* (literal, "a sole's breadth").

Page 19. — 18. **le mot de l'énigme,** *the solution of the riddle* or *mystery.*

20. **vous n'y entendez rien,** *you know nothing about such work.*

21. **comment on s'y prend,** *how to set to work.*

23. **marcha à souhait,** *went off smoothly.*

24. **la fit sauter,** *tossed it up.*

27. **en riant à gorge déployée,** *laughing uproariously.*

Page 20. — 3. **mais, toi, tu** (emphatic), "but *you.*"

7. **se gardait bien de la blesser,** *was very careful not to hurt her feelings.*

10. **une ganache** (slang, a "chump"), *an idiot.*

13. **voulait dire,** *meant.*

24. **tout ce qu'il y avait de plus,** *most.*

27. **sonneraient à toute volée,** *would ring with all their might.*

Page 22. — 12. **qui lui faisait l'effet,** *who seemed to her.* — **une bête curieuse,** *an oddity, a curiosity.*

19. **Enfants de France,** *children of France,* a name given to the children of the reigning monarch.

Page 23. — 4. **sémaphore,** *signal-telegraph.*

8. **fut ondoyé,** *was baptized privately.*

10. **le tint sur les fonts baptismaux** *held him at the font.*

16. **un ballon à feu,** *a fire-balloon.*

Page 24. — 6. **tenait à ce que,** cf. page 2, line 14.
25. **il est très bien portant,** *he is very healthy.*
28. **fait l'enfant avec lui,** *plays with him.*
32. **elle le voyait bien,** *it is true she saw him.*

Page 25. — 8. **prospérer à souhait,** *to thrive.*
20. **le faire voir,** *to show him.*
24. **en grand costume de cour,** *in full court costume.*
26. **alla au pas,** *went* (on a walk).

Page 26. — 20. **où toutes les eaux jouèrent,** *where all the fountains played.*
30. **cette tournée,** *this trip, these rounds.*
31. **une quinzaine de jours,** *a fortnight.*

Page 27. — 5. **de retour à,** *having come back to.*
10. **d'usage,** cf. page 1, line 10.
11. **se plaisait davantage,** *was happier.*
12. **commensaux,** *usual companions* or *housemates.*
14. **ouvrages de tapisserie,** *cross-stitch embroidery.*
16. **sous aucun rapport,** *in no wise.*
21. **les faisait sucer à son fils,** *let his son suck them.*
26. **tout ce manège,** *all these goings-on.*

Page 28. — 7. **déjeuners intimes,** *family luncheons.*
10. **eurent même l'esprit,** *were even shrewd enough.*
18. **cette boutade,** *this freak, or outburst of bad temper.*
22. **ton goguenard,** *joking tone.*
25. **avec grand aplomb,** *with much coolness.*
26. **qui ne dit mot, consent,** *silence means consent.*

Page 29. — 8. **s'étendait à plat ventre,** *stretched out full length,* "lying on his stomach."
10. **un amour d'enfant,** *a lovely child.*
30. **voulut à toute force,** *was determined.*

Page 30. — 5. **pas le moins du monde,** *not in the least.*
13. **eut à cœur de,** *had set her heart on.*
15. **la relégua au second rang,** *eclipsed her.*
19. **soit attendrissement soit . . .,** *either because he was touched or . . .*

Page 31. — 3. **son apogée,** *its highest point.*

6. **si éplorée,** *so disconsolate, so tearful.*

11. **on lui donnait le pas sur,** *she had the precedence over.*

12. **auquel elle était fort sensible,** *which she felt very keenly.*

Page 32. — 5. **promenade en voiture,** *a drive.*

26. **un faux air,** *a semblance.*

Page 33. — 9. **le petit caporal,** a nickname which the soldiers gave Napoleon during the first Italian campaign.

17. **qui faillit renverser,** *which almost overthrew;* **faillir** before another verb is translated "nearly" or "almost."

Page 34. — 14. **la pièce à côté,** *the adjoining room.*

15. **venait de . . . passer une robe de chambre,** *had just put on a wrapper.*

17. **cacher la portée,** *conceal the extent.*

Page 35. — 20. **il fut se placer,** *he went and posted himself.*

25. **le faisait jouer à colin-maillard,** *played blindman's-buff with him.*

Page 36. — 4. **huissiers de la chambre,** *imperial ushers.*

5. **il y a peu de jours encore,** *only a few days ago.*

20. **le portait assez à être volontaire,** *rather inclined him to be wilful.*

Page 37. — 1. **fit tout à coup clore,** *suddenly had . . . closed.*

12. **de repentance** (old French) = *de repentir.*

23. **allons,** *come now.*

28. **ah çà!** *well! come now!*

30. **il sait très bien sa civilité puérile et honnête,** Napoleon's favorite expression for "he knows his manners."

Page 38. — 9. **qui y répondit de son mieux,** *who answered them as best she could.*

14. **ce fut de lui-même,** *it was his own doing, he did it without being prompted.*

15. **tiens,** *there.*

18. **elle a du chagrin,** *she is sad, she feels badly.*

21. **voyons un peu . . . ton protégé,** *let me see what this protégé of yours is.*

28. **bandes,** *troops.*

Page 39. — 1. **fit leurs délices,** *was their delight.*

9. **les mots sacramentels,** *the consecrated* or *time-honored words.*

13. **monter la garde,** *guard mount.*

22. **se remettre en campagne,** *begin another campaign.*

Page 40. — 3. **y passer huit jours,** *to spend a week there.*

6. **lui avait fait entrevoir,** *had hinted.*

20. **de plus belle,** *harder than ever.*

32. **que j'aime à vous rendre,** *I am proud to offer* or *lay before you.*

Page 41. — 4. **digne garde,** *mighty keeping.*

9. **pour se ménager,** *to pave the way for.*

17. **lui en voulût,** *would be angry with her.*

24. **demandait . . . à grands cris,** *clamored for.*

28. **fit la sourde oreille,** *seemed deaf, would not listen.*

Page 42. — 13. **envers et contre tous,** *through thick and thin.*

15. **l'avant-veille de son départ,** *two days before his departure.*

28. **jurèrent avec feu,** *swore enthusiastically.*

Page 43. — 1. **Louis,** another brother, the husband of Hortense de Beauharnais, and the father of Napoleon III.

6. **courait alors sur,** *was going on.*

10. **trouvait mauvais que,** *was displeased* or *hurt because.*

14. **tout son soûl,** *her fill, as much as she pleased.*

26. **tant soit peu froides,** *rather cold.*

30. **il se pourrait bien,** *it might come to pass.*

Page 44. — 2. **à la longue,** *in the end.*

18. **n'importe quoi,** *anything whatever* (no matter what).

22. **ne pas pousser la France à bout,** *not to drive France to extremities.*

Page 45. — 14. **un coup de fortune,** *a fortunate move, a new turn of Fortune's wheel.*

20. **il avait . . . pris connaissance,** *he had read.*

31. **il fallut bien prendre un parti quelconque,** *it became necessary to reach some decision.*

Page 46. — 7. **de trempe héroïque,** *of heroic stamp, cast in a heroic mould.*

15. **tenir tête à,** *to face, to hold out against.*

21. **donné lecture,** *read aloud.*

26. **on mit donc la question aux voix,** *the matter was therefore put to vote.*

32. **s'était fort bien montrée,** *had behaved very well.*

Page 47. — 9. **une dizaine de millions,** *about ten millions.*

29. **en désespoir de cause,** *not knowing what else to do, in despair.*

Page 48. — 2. **avec un mouvement d'humeur,** *petulantly.*

3. **sur une bergère,** *on a lounging-chair.*

13. **donné sur les nerfs,** *excited, made nervous.*

15. **ne se rendait que vaguement compte,** *he only dimly realized.*

18. **un accès de désespoir,** *an outburst of grief.*

22. **criant à tue-tête,** *screaming as hard as he could.*

25. **une pareille crise,** *such an outburst.*

31. **porter en bas,** *carry him downstairs.*

Page 49. — 32. **remise à votre foi,** *entrusted to your loyalty.*

32. **qui fait toute sa gloire,** *who prides herself.*

Page 51. — 21. **de son propre gré,** *of her own free will.*

23. **d'être à charge à,** *to be in the way of, to burden.*

29. **sortir de ce mauvais pas,** *to escape from this peril,* or *dilemma.*

32. **son amour propre aurait été bien froissé,** *his pride would have been deeply hurt.*

Page 52. — 19. **il s'agissait aussi,** *it was also a question.*

22. **à contre-cœur,** *reluctantly.*

Page 53. — 4. **d'aller aux eaux,** *to visit the mineral springs.*

5. **faire une cure,** *to undergo a course of treatment.*

14. **leurré,** *deluded, deceived.*

Page 54. — 27. **ne laissa pas d'inquiéter,** *did not fail to trouble.*

29. **s'était déjà faite à,** *had already grown accustomed to.*

Page 55. — 8. **dire carrément,** *to tell bluntly.*

14. **on saute par la fenêtre,** "one jumps out of the window," *you escape by the window.*

17. **tant bien que mal,** *as best she could.*

18. **elle pourrait mieux s'entendre avec,** *she could reach a better understanding with.*

23. **d'esprit borné,** *of limited intelligence.*

29. **d'en faire à sa tête,** *to have her own way.*

30. **elle ne fit pas de façons,** *she made no objections.*

Page 56. — 8. **homme du monde accompli,** *a thorough man of the world.*

9. **diplomate achevé,** *a consummate diplomat.*

14. **pousser les choses jusqu'où elles pouvaient aller,** *bring matters to a crisis.*

18. **ne se le fit pas dire deux fois,** *did not need to be told twice.*

21. **portait un vilain plastron noir,** *wore an ugly black patch* (over his bad eye).

23. **l'absence fortuite,** *the accidental and fortunate absence.*

Page 57. — 20. **trouva moyen de l'éconduire,** *found a way to dismiss him.*

Page 58. — 25. **eût donné dans le piège,** *had fallen into the snare.*

28. **aux petits soins,** *most attentive.*

28. **fut aux anges,** *was blissfully happy.*

31. **un fer de lance,** *a lance-head.*

32. **en guise de souvenir,** *as a keepsake.*

Page 59. — 10. **s'amusaient à qui mieux mieux,** *were striving to see who could have the best time.*

11. **n'en finissaient pas,** *were without end,* or *there were endless . . .*

12. **s'en donnait à cœur joie,** *enjoyed themselves thoroughly.*

15. **pris la douce habitude,** *had grown accustomed to the pleasurable sensation.*

19. **en vint enfin à croire,** *finally came to believe.*

Page 60. — 3. **avec fracas,** *forcibly,* "by making a fuss," "noisily."

12. **bien autrement cruelle,** *far more cruel* or *heartless.*

15. **qui se prêta de si bonne grâce à,** *who so willingly acquiesced in.*

20. **faisait ménage à part,** *was separated.*

26. **déjoué les menées,** *outwitted the underhand plans.*

Page 61. — 6. **traînait en longueur,** *was dragging along, was lasting a long time.*

19. **cessèrent de se chamailler,** *ceased their squabbling.*

20. **la guerre à outrance,** *war to the knife.*

22. **une promenade à cheval,** *a ride on horseback.*

23. **cavalier servant,** *her devoted escort.*

29. **donna le coup de grâce,** *was the last stroke.*

Page 62. — 4. **qui toucha au,** *bordering on.*

18. **sous l'égide,** *under the protection,* or Ægis.

31. **perdit tout son entrain,** *lost all his playfulness* or *gaiety.*

Page 63. — 7. **correspondance . . . suivie,** *continuous* or *sustained correspondence.*

11. **de son propre chef,** *by her own volition, of her own accord.*

14. **ne se gêna pas pour,** *did not hesitate to, felt no scruples about.*

18. **à toute épreuve,** *which would stand any test.*

21. **petites connaissances de lecture,** *some elementary knowledge of reading.*

30. **joua avec lui aux soldats,** *played soldiers with him.*

31. **manquait cruellement à son père,** *his father missed . . . sorely.*

Page 64. — 16. **sous certains rapports,** *in certain respects.*

26. **je ne prêterai jamais la main,** *I will never consent to* or *subscribe to.*

28. **n'en concevra aucun ressentiment,** *he will cherish no resentment.*

Page 65. — 3. **ce qu'il faisait dire,** *what message he had to send.*

15. **de se louer d'elle,** *to feel proud of her, to have no fault to find with her.*

20. **à l'heure qu'il est,** *at the present time, even now.*

21. **s'est jamais rendu compte,** *ever realized.*

25. The song is in dialect; and can be roughly rendered, "Do tell, Napoleon, is'nt your Marie Louise coming?"

Page 66. — 2. **battu à plate couture,** *thoroughly beaten,* "as flat as a seam."

18. **ce manque de tact,** *this lack of tact.*

24. **les délices de Capoue.** After the victory at Cannæ, Hannibal went into winter-quarters at Capua where his soldiers led

such an easy life that they became enervated. Hence "the pleasures of Capua" has come to mean "a luxurious life."

Page 67. — 11. **ne lui firent jamais défaut,** *never failed her, were never lacking.*

20. **une reine fainéante,** *a "sluggard queen."*

23. **à tout jamais,** *forever.*

Page 68. — 5. **grandissait à vue d'œil,** *grew visibly,* or *fast.*

13. **tous . . . fondirent,** *all pounced upon.*

21. **à la fleur de l'âge,** *in his prime.*

24. **certaines données,** *some data.*

25. **plus d'éclat,** *more color, more character.*

27. **très véridique,** *very true to life.*

Page 69. — 1. **bien autrement,** *far more.*

3. **le parti habile . . . tiré,** *the clever use . . . made.*

13. **il ne se départait jamais,** *he never forgot.*

14. **somme toute,** *on the whole.*

28. **bâtir des châteaux en Espagne,** *build air castles.*

Page 70. — 12. **est tellement circonvenue à mon sujet,** *is so hampered where I am concerned.*

14. **peu maîtresse de sa volonté,** *far from being her own mistress.*

Page 71. — 6. **elle ne fit pas non plus,** *neither did she take.*

14. **savait mieux à quoi s'en tenir,** *knew better what to expect.*

Page 72. — 5. **une ignorance crasse,** *culpable ignorance, most absolute ignorance.*

7. **"l'enfant du miracle."** When the Duke of Berry, heir to the throne, was assassinated, it was feared for a short time that the direct royal line was extinct. The birth of a posthumous son was therefore viewed by the people as tantamount to a miracle, hence, this designation for the prince, who, at different stages of his life was known as Duke of Bordeaux, Comte of Chambord, and Henry V.

11. **pur esprit de contradiction,** *sheer contrariness.*

14. **l'emporter sous peu,** *carry him off ere long.*

Page 73. — 1. **prit le deuil,** *went into mourning.*

16. **trop souffrante,** *too ill.*

Page 74. — 20. **ne faisait part à personne de,** *confided to no one.*
31. **ne tient plus à elle,** *no longer connected with her.*

Page 75. — 26. **dans les salons viennois,** *in Vienna society.*
32. **le beau monde,** the "four hundred" "high life," *society.*

Page 76. — 1. **vu de près,** *seen at close range.*
18. **hauts faits,** *great deeds, daring deeds.*
20. **à lui faire un cours,** *to give him a course of lessons.*
32. **lui parlant à cœur ouvert,** *speaking to him confidentially.*

Page 77. — 14. **voulaient à toute force,** *were determined to.*

Page 78. — 16. **c'en sera fait,** "all will be up with," "the . . . will have ended their career."
22. **tombèrent donc à l'eau,** *were quenched, were blasted.*
29. **un homme fait,** *a mature being, a full-grown man.*

Page 79. — 1. **il ne tint aucun compte de,** *he paid no heed to.*
3. **lui faisaient défaut,** *failed him, gave out.*
9. **je vous en conjure,** *I beg you.*
21. **se faire soigner,** *to be nursed.*
32. **il eut des hauts et des bas,** *there were ups and downs, his condition varied.*

Page 80. — 12. **dépérissait à vue d'œil,** cf. page 68, line 5.
20. **qu'a subi le développement des organes,** *the development of his organs underwent* or *was subjected to.*
28. **profita de ce mieux,** *took advantage of this improvement in his health.*

Page 81. — 4. **aux prises avec,** *a prey to, fighting against.*
5. **fluxion de poitrine,** *inflammation of the lungs, pneumonia.*
22. **mit au monde,** *gave birth to.*

Page 82. — 14. **sinon de traits,** *if not in features.*
31. **se dresser tout à coup sur son séant,** *sit up suddenly.*

Page 83. — 2. **firent chercher,** *sent for.*
7. **jour pour jour,** *to a day.*
9. **la chose publique,** *the public weal.*

Page 84. — 25. **toilette de vermeil,** *toilet table in silver gilt.*
28. **chef-d'œuvre d'orfèvrerie,** *a masterpiece of goldsmith's art.*

Page 85. — 11. **à sa dépouille mortelle,** *to his remains.*

16. **avoir manqué si grièvement,** *to have been so sorely lacking,* "to have failed so sorely in the fulfillment."

Page 86. — 2. **à la hauteur des circonstances,** *equal to the occasion.*

10. **appelée au ban de l'histoire,** *summoned before the tribunal of history.*

12. **femme sans vertu,** *an unprincipled woman.*

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

FRENCH GRAMMARS AND READERS.

Edgren's Compendious French Grammar. Adapted to the needs of the beginner and the advanced student. $1.12.

Edgren's French Grammar, Part I. For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar (Locard). French-English and English-French. 12 cts.

Grandgent's Essentials of French Grammar. With numerous exercises and illustrative sentences. $1.00.

Grandgent's Short French Grammar. Phonetic help in pronunciation. Exercises, see below. 60 cts.

Grandgent's French Lessons and Exercises. Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No* 1; *First Year's Course for Colleges, No.* 1. 15 cts. each.

Grandgent's French Lessons and Exercises. *First Year's Course for Grammar Schools.* 25 cts. *Second Year's Course for Grammar Schools.* 30 cts.

Grandgent's Materials for French Composition. Five pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

Grandgent's French Composition. Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. 50 cts.

Hennequin's French Modal Auxiliaries. With exercises in composition and conversation. 50 cts.

Kimball's Materials for French Composition. Based on *Colomba*, for second year's work; on *La Belle-Nivernaise*, and also one on *La Tulipe Noire*, for third year's work. Each 12 cts.

Storr's Hints on French Syntax. With exercises. 30 cts.

Marcou's French Review Exercises. With notes and vocabulary. 20 cts.

Houghton's French by Reading. Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. $1.12.

Hotchkiss's Le Premier Livre de Français. Conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation. Combines Reading, Conversation, and Grammar, with vocabulary. 90 cts.

Fontaine's Lectures Courantes. Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. $1.00.

Lyon and Larpent's Primary French Translation Book. An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. 60 cts.

Super's Preparatory French Reader. Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. 70 cts.

French Fairy Tales (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. 35 cts.

Davies's Elementary Scientific French Reader. Confined to Scientific French. With notes and vocabulary. 40 cts.

Hoath's French-English and English-French Dictionary. Recommended as fully adequate for the ordinary wants of students. Retail price, $1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

Jules Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.

Gervais's Un Cas de Conscience. With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. 25 cts.

Génin's Le Petit Tailleur Bouton. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.

Assolant's Une Aventure du Célèbre Pierrot. With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. 25 cts.

Muller's Les Grandes Découvertes Modernes. Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. 25 cts.

Récits de Guerre et de Révolution. Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. 25 cts.

Bruno's Les Enfants Patriotes. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.

Bedollière's La Mère Michel et son Chat. With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. 25 cts.

Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis. A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. 20 cts.

Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon. A comedy; notes and vocabulary by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.

Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux. Comedy; notes and vocabulary by Professor Wells of the University of the South. 30 cts.

Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort. Notes by D. B. Kitchen. 25 cts.

Assollant's Récits de la Vieille France. With notes by E. B. Wauton. 25 cts.

Berthet's Le Pacte de Famine. With notes by B. B. Dickinson. 25 cts.

Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan. With notes by W. S. Lyon. 25 cts.

France's Abeille. With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. 25 cts.

La Main Malheureuse. With complete and detailed vocabulary, by H. A. Guerber, Nyack, N. Y. 25 cts.

Enault's Le Chien du Capitaine. Notes and vocabulary, by C. Fontaine, Director of French, High Schools, Washington, D. C. 35 cts.

Trois Contes Choisis par Daudet. (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson. 15 cts.

Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813. Notes and vocabulary, by Professor Super, Dickinson College. 45 cts.

Selections for Sight Translation. Fifty fifteen-line extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. 15 cts

Laboulaye's Contes Bleus. With notes and vocabulary by C. Fontaine, Central High School, Washington, D. C. 35 cts.

Malot's Sans Famille. With notes and vocabulary by I. H. B. Spiers of the Wm. Penn Charter School, Philadelphia. 40 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

Lamartine's Scènes de la Révolution Française With notes by Professor Super of Dickinson College. 35 cts.

Lamartine's Graziella. With introduction and notes by Professor F. M. Warren of Adelbert College. oo cts.

Lamartine's Jeanne d'Arc. Edited by Professor Barrère, Royal Military Academy, Woolwich, England. 30 cts.

Victor Hugo's La Chute. From *Les Misérables.* Edited with notes by Professor Huss of Princeton. 25 cts.

Victor Hugo's Bug Jargal. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. 40 cts.

Champfleury's Le Violon de Faïence. With notes by Professor Clovis Bévenot, Mason College, England. 25 cts.

Gautier's Voyage en Espagne. With notes by H. C. Steel. 25 cts.

Balzac's Le Curé de Tours. With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. 25 cts.

Daudet's La Belle-Nivernaise. With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. 25 cts.

Theuriet's Bigarreau. With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. 25 cts.

Advanced Selections for Sight Translation. Extracts, twenty to fifty lines long, compiled by Mme. T. F. Colin of Miss Baldwin's School, Bryn Mawr, Pa. 15 cts.

Dumas's La Question d'Argent. Comedy edited by G. N. Henning, Assistant in French, Harvard University. 30 cts.

Lesage's Gil Blas. Abbreviated and edited, with introduction and notes, by Professor Cohn of Columbia University, and Professor Sanderson of Yale University. 40 cts.

Sarcey's Le Siège de Paris. With introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School, Philadelphia. 35 cts.

Loti's Pêcheur d'Islande. With notes by R. J. Morich. 30 cts.

Beaumarchais's Le Barbier de Séville. Comedy with introduction and notes by Professor Spiers of William Penn Charter School. 25 cts.

Molière's Le Bourgeois Gentilhomme. With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 30 cts.

Molière's L'Avare. With introduction and notes by Professor Levi of the University of Michigan. 35 cts.

Racine's Esther. With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. 25 cts.

Racine's Athalie. With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 30 cts.

Racine's Andromaque. With introduction and notes by Professor B. W. Wells of the University of the South. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

Dumas's La Tulipe Noire. With notes by Professor C. Fontaine, Central High School, Washington, D. C. 40 cts. With vocabulary, 50 cts.

Erckmann-Chatrian's Waterloo. Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. 35 cts.

About's Le Roi des Montagnes. Edited by Professor Thomas Logie. 40 cts.

Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie. A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. 30 cts.

Souvestre's Le Mari de Mme de Solange. With notes by Professor Super of Dickinson College. 20 cts.

Historiettes Modernes, Vol. I. Short modern stories, selected and edited, with notes, by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. 60 cts.

Historiettes Modernes, Vol. II. Short stories as above. 60 cts.

Fleurs de France. A collection of short and choice French stories of recent date with notes by C. Fontaine, Washington. D. C. 60 cts.

Sandeau's Mlle de la Seiglière. With introdnction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 30 cts.

Souvestre's Un Philosophe sous les Toits. With notes, by Professor Frazer of the University of Toronto. 50 cts. With vocabulary. 80 cts.

Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier. With notes by Professor Super of Dickinson College. 30 cts.

Augier's Le Gendre de M. Poirier. One of the masterpieces of modern comedy. Edited by Professor Wells of the University of the South. 25 cts.

Mérimée's Colomba. With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 35 cts.

Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX. With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. 25 cts.

Sand's La Mare au Diable. With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. 25 cts.

Sand's La Petite Fadette. With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford, England. 30 cts.

De Vigny's Le Cachet Rouge. With notes by Professor Fortier of Tulane University. 20 cts.

De Vigny's Le Canne de Jonc. Edited by Professor Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Columbia University. 40 cts.

Halévy's L'Abbé Constantin. Edited with notes, by Professor Thomas Logie. 30 cts. With vocabulary, 40 cts.

Thiers's Expédition de Bonaparte en Egypte. With notes by Professor C. Fabregou, College of the City of New York. 00 cts.

Gautier's Jettatura. With introduction and notes by A. Schinz, Ph.D. of Bryn Mawr College. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.